

W. SCOTT-ELLIOT

L'HISTOIRE

DE

L'ATLANTIDE

Esquisse géographique, historique et ethnologique

ILLUSTREE DE 4 CARTES COLORIEES

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PARIS

PUBLICATION THEOSOPHIQUE

10, Rue Saint-Lazare, 10

1901

TABLE DES MATIERES

Préface.....	2.
Introduction.....	5.
CHAPITRE PREMIER. - Témoignage constatant l'existence de l'Atlantide.....	6.
CHAPITRE II. - Géographie.....	12.
CHAPITRE III. - Les Origines.....	14.
CHAPITRE IV. - Origine et répartitions territoriale des différentes sous races.....	15.
CHAPITRE V. – Institutions politiques.....	17.
CHAPITRE VI. - Emigrations.....	20.
CHAPITRE VII. – Sciences et arts.....	24.
CHAPITRE VIII. - Education.....	25.
CHAPITRE IX. – La Cité aux Portes d’Or.....	28.
CHAPITRE X. – Mœurs et coutumes.....	30.
CHAPITRE XI. – Religion : son apogée et son déclin.....	33.
CARTES -	38 - 41.

PRÉFACE

Pour les lecteurs ignorants les progrès acquis dernièrement dans le domaine des sciences occultes, grâce aux études sérieuses dont s'occupe la Société théosophique, la signification des faits exposés dans ces pages pourraient rester incomprise sans quelques explications préliminaires. Jusqu'à présent les recherches historiques des civilisations occidentales étaient basées, pour la plupart, sur des documents écrits. Lorsque des mémoires littéraires venaient à manquer, on utilisait des monuments de pierre, les fossiles nous ont fourni des preuves authentiques, quoique muettes, de l'ancienneté de la race humaine. Mais la culture moderne a oublié ou a négligé la possibilité d'étudier les événements passés indépendamment des témoignages, sujets à l'erreur, laissés par les écrivains anciens. Et ainsi le monde, dans son ensemble, est encore si peu éveillé aux ressources du pouvoir humain que l'existence effective et même la potentialité de pouvoirs psychiques, que quelques-uns de nous exercent sans cesse et consciemment chaque jour, sont encore niées et tournées en dérision par une foule de gens.

La situation est tristement comique du point de vue de ceux qui comprennent les plans d'ensemble de l'évolution; car l'humanité tient ainsi volontairement à distance les connaissances essentielles à son progrès ultérieur.

Le maximum de culture que l'intelligence humaine est susceptible d'atteindre, tandis qu'elle se refuse à elle-même toutes les ressources de sa conscience spirituelle supérieure, ne sera jamais qu'un procédé préparatoire en comparaison de ce qu'il pourra être lorsque les facultés – suffisamment développées – lui permettront d'entrer consciemment en relation avec les plans ou les aspects hyper physiques de la Nature.

Pour celui qui aurait la patience d'étudier les résultats publiés sur les recherches psychiques dans les cinquante dernières années, la réalité de la clair-voyance, comme phénomène accidentel, paraîtrait établie d'une manière irrévocable. Sans parler des occultismes, c'est à dire de ceux qui, étudiant les plans supérieurs de la nature, sont à même d'obtenir des notions supérieures à celles que contiennent les livres, ceux qui, sans être occultistes, ne veulent accepter que les faits enregistrés, leur incrédulité au sujet de la possibilité de la clairvoyance est comparable à l'incrédulité proverbiale d'un Africain concernant la formation de la glace. Les expériences sur la clair-voyance, accumulées entre les mains de ceux qui ont étudiés ce phénomène relativement au Mesmérisme, confirme l'hypothèse qu'il existe dans la nature humaine une faculté spéciale permettant la connaissance des faits à travers l'espace et le temps, et sans le secours des sens physiques.

Ceux qui ont étudié les mystères de la clairvoyance en ce qui concerne l'enseignement théosophique peuvent comprendre que les ressources finales offertes par cette faculté sont aussi supérieures aux manifestations les plus simples dont s'occupent les investigateurs ordinaires, que les ressources des plus hautes mathématiques le sont en notion préliminaire de la science des nombres.

Il existe en effet des espèces différentes de clairvoyance : chacune d'elles s'explique facilement lorsqu'on comprend la manière dont la conscience humaine est capable de fonctionner dans les différents plans de la nature. La possibilité de lire les pages d'un livre fermé, de discerner des objets les yeux bandés des virgules ou à distance, représentent une faculté toute différente de celle qu'on emploie pour reconnaître les événements du passé, et c'est cette dernière qu'il faut considérer afin de comprendre le véritable caractère du traité sur l'Atlantide. Si je fais allusion aux autres formes de clairvoyance, c'est pour éviter que l'on ne considère l'explication que j'ai à donner comme une théorie complète de la clairvoyance avec à toutes ces variétés.

Pour bien saisir le phénomène de la lucidité du passé, nous pouvons, tout d'abord, considérer le phénomène de la mémoire. La théorie qui tend à expliquer ce phénomène à un arrangement imaginaire des molécules physiques du cerveau se produisant à chaque instant de notre vie, ne peuvent apparaître plausible à ceux qui sont capables de s'élever au-dessus du niveau des pensées d'un matérialisme athée et intransigeant. Celui qui admet comme hypothèse raisonnable l'idée qu'un homme est plus qu'un squelette animé, doit en même temps admettre que la mémoire correspond, dans l'homme, à un principe hyper physique. La mémoire, en un mot, est une fonction qui appartient à un plan différent du plan physique. Et il est évident que les images de la mémoire sont reproduites dans un milieu qui n'est pas de nature physique. Ces images sont accessibles au penseur incarné, dans les cas ordinaires, en vertu d'un effort dont l'idée aussi inconscient, - quant à son caractère précis, - qu'il est inconscient de l'impulsion cérébrale qui fait agir les muscles de son cœur.

Les événements auxquels il a été mêlé dans le passé sont photographiés par la nature sur une page impérissable de la matière hyper physique ; et par un effort intérieur approprié, il est capable de les rappeler, quand il en a besoin, dans la région d'un des sens intérieurs qui reflète sa perfection sur le cerveau physique.

Nous ne sommes pas tous capables de produire également bien cet effort, aussi la mémoire demeure-t-elle quelquefois vague et confuse ; cependant, au cours des expériences mesmériques, la surexcitation momentanée de la mémoire est assez reconnue.

Les conditions où elle se produit prouvent clairement que les enregistrements de la nature sont accessibles, si nous savons les découvrir ou si notre capacité pour faire un effort est en quelque sorte perfectionnée. Cet effort peut se produire sans que nous ayons une connaissance exacte de la méthode employée.

Ceci nous amène par une transition facile à cette autre idée, que les enregistrements de la nature ne sont pas, à vrai dire, des collections séparées formant la propriété d'un seul, mais qu'il représente la mémoire universelle de la nature elle-même, dont différentes personnes peuvent prendre des esquisses selon leurs différentes capacités.

- je ne dis pas que une de ces idées découle nécessairement de l'autre comme une conséquence logique ; les occultistes savent que ce que j'ai avancé est assez ; mais en ce moment mon but est de démontrer au lecteur non occultiste comment le véritable occultiste arrive à ce résultat - sans vouloir pour ceux-là énumérés dans cette brève explication tous les degrés de son progrès mental.

La littérature théosophique, dans son ensemble, doit être consultée par ce qui cherche une explication plus complète de ses magnifiques aperçus et une démonstration pratique de son enseignement dans les différentes directions ; et c'est enseignement a déjà été présenté au monde, dans le cours du développement théosophique, pour le bien de tous ceux qui sont en état de ne le comprendre.

- la mémoire de la nature est une réalité une unité prodigieuse ; de même que, dans une autre voie, l'on découvre que l'humanité forme une unité spirituelle, si, aspirant à cette union merveilleuse où l'unité est atteinte sans la perte de l'individualité, nous nous élevons au plan supérieur de la nature ; Mais pour l'humanité ordinaire dont la majorité ne représente aujourd'hui que le premier stage de l'évolution, les facultés spirituelles intérieures reléguées derrière celle qui ont pour instrument le cerveau physique, sont encore trop imparfaitement développés pour pouvoir être impressionnés par d'autres clichés que par ce avec lequel elles se sont trouvées en contact au moment de la création et ainsi l'effort intérieur aveugle qu'elles peuvent produire, ne peut généralement évoquer aucun autre

souvenir. Dans la vie ordinaire, nous trouvons des exemples intermittents de quelques efforts plus effectifs. La transmission de la pensée à distance en est un point. Dans ce cas : « impression produite sur l'esprit » d'une personne - les images de la mémoire de la nature, avec lequel elles se trouvent en rapport normal, sont saisies par quelqu'un qui est capable, - quoique inconscient de la méthode - de placer la mémoire de la nature - étant donnée certaines conditions - un peu au-delà de la région avec laquelle il se trouve lui-même en rapport normal. De pareilles personnes commencent ainsi, quoique faiblement, à exercer la faculté de clairvoyance astrale. Ce terme peut être employé convenablement pour indiquer le genre de clairvoyance que je peux expliquer ici, de cette clairvoyance qui, dans ces développements les plus magnifiques, a permis d'accomplir les recherches sur laquelle on a basé la description de l'Atlantide, exposée dans cet ouvrage.

En effet, il n'y a pas de limite aux ressources de la clairvoyance astrale dans les recherches qui se rapportent au passé de l'histoire terrestre, soit que nous considérerions les événements qui ont atteint la race humaine aux époques préhistoriques, soit que nous envisagions le développement de la planète elle-même au travers de période géologique antérieure à l'apparition de l'homme, soit que nous n'abordions des événements plus récents dans les récits généralement adaptés ont été altérée par l'insouciance ou l'impartialité des historiens. La mémoire de la nature est rigoureusement fidèle et enregistre les moindres détails.

Un temps viendra, aussi certain que la précession des équinoxes, où la méthode littéraire sera considérée comme surannée et abandonnée dans tout travail original. Elles sont très peu nombreuses parmi nous, les personnes capables d'exercer d'une manière parfaite la clairvoyance astrale, - et qui, n'ont pas encore été appelées à des fonctions plus humaines, progrès dans l'humanité ordinaire actuel se doute aussi peu qu'un ryot indien se doute de ce qui se passe dans nos conseils de cabinet. Plus nombreux, mais en toute petite minorité cependant, comparativement au monde cultivé, sans les personnes qui savent ce que peuvent faire les premières et qui savent, de par ce moyen, de quel effort, de quel entraînement dans la maîtrise de soi, elles ont poursuivi cet idéal intérieur dont la clairvoyance - lorsqu'elle est atteinte - n'est qu'une condition particulière.

Cependant quelques-uns de nous pensent avec raison qu'avec le temps, et dans un avenir qu'on peut prévoir, le nombre des personnes capables de pratiquer la clairvoyance astrale augmentera suffisamment pour étendre le cercle de ceux qui connaissent l'existence de ces facultés, jusqu'à ce qu'enfin - d'ici à quelques générations - ce cercle comprenne toute la partie intelligente et instruite de l'humanité civilisée. En attendant, ce volume est le premier ouvrage qui se présente comme un pionnier de la nouvelle méthode de recherches historiques. Il est curieux pour tous ceux que cela intéresse de penser que ce volume sera considéré comme un ouvrage d'imagination - surtout par des lecteurs matérialistes, incapable d'accepter la franche explication - donnée ici même - du principe sur lequel ce travail a été basé. Pour les lecteurs qui ont plus d'intuition, il sera utile de dire quelques mots, afin d'écarter l'hypothèse que ces recherches historiques, facilitée par la clairvoyance astrale, présente un procédé relativement simple en ce qui concerne les périodes historiques éloignées de nous par des centaines de Mille ans.

Chacun des faits exposée dans cet ouvrage a été recueilli pièce par pièce avec un soin minutieux et suivi, au cours de recherches auxquels se sont livrés plus d'une personne qualifiée, et c'est là il y a plusieurs années. Pour favoriser le succès de leur entreprise, ces personnes ont obtenu la facilité de prendre connaissance de quelques cartes géographiques et d'autres documents conservés depuis les plus reculés, dans des lieux sur, loin des races turbulentes, occupées en Europe au développement de la civilisation, dans les brefs instants de repos que leur laisse la guerre et le fanatisme qui, au moyen d'âge, a si longtemps considéré la science comme sacrilège.

On doit reconnaître que la tâche, quoique laborieuse, présente une ample compensation à toutes les peines qu'elle a données. Cela doit être reconnu par tous ceux qui sont capables d'apprécier combien une compréhension juste de la période, dit atlantéenne, est nécessaire pour la juste compréhension du monde tel que nous le voyons. Sans ces connaissances, toutes les spéculations ethnologiques restent futiles et erronées.

Le cours suivi par la race dans son développement n'est que chaos et confusion, sans rappeler que nous offre le caractère de la civilisation Atlantéenne, ainsi que la configuration de la terre à cette époque. Les géologues savent que la surface de la terre et celle de l'océan se sont fréquemment substitués l'une à l'autre et savent aussi - par les fossiles trouvés dans les couches différentes - que ces

surfaces étaient habitées. Cependant, à défaut de connaissance exacte, par rapport aux dates auxquelles ces changements ont eus lieu, les géologues écartent cette théorie de leur conception pratique ; et à l'exception de quelques hypothèses énoncées par certains naturalistes, concernant l'hémisphère austral, ils ont toujours taché expliquer l'émigration des races par la configuration de la Terre telle qu'elle existe de nos jours.

De cette manière l'erreur se répand sur toute la question et le schéma ethnologique reste si vague et si ténébreux qu'il ne parvient pas à changer les idées imparfaites concernant le commencement de l'humanité, idées qui prédominent toujours dans la pensée religieuse, et qui arrêtent le progrès spirituel de l'époque.

La décadence et la disparition finale de la civilisation Atlantéenne sont tout aussi instructives que son élévation et que sa gloire ; mais j'ai atteint maintenant le but pour lequel j'avais demandé à présenter cet ouvrage dans une courte préface ; Et si celle-ci ne parvint pas à démontrer aux lecteurs auxquelles je m'adresse, toute l'importante du livre, ce résultat serait difficilement atteint par des explications supplémentaires.

A.-P.Sinnett.

Histoire de l'Atlantide

Introduction

On peut avoir une idée générale du sujet qui nous occupe en examinant l'ensemble des informations que l'on possède sur les nations diverses qui composent notre grande race, la cinquième race ou race aryenne.

Depuis le temps des Grecs et des Romains, des volumes entiers ont été écrits sur chacun des peuples qui, à leur tour, occupaient la scène de l'histoire. Les institutions politiques, des croyances religieuses, les mœurs et les usages sociaux et domestiques ont été analysés, catalogués ; et des oeuvres innombrables, écrit en plusieurs langues, nous expose la marche du progrès. On doit se rappeler en outre que nous ne possédons qu'un seul fragment de l'histoire de cette cinquième race ; - ce dont les annales concernant les dernières familles de la sous races celtiques les premières familles et de la branche teutonique à laquelle nous appartenons.

Mais les centaines de milliers d'années qui se sont écoulées depuis le temps où les premiers Aryens quittèrent leur patrie, c'est-à-dire les bords de la mer centrale d'Asie, jusqu'à l'époque des Grecs et des Romains, témoignent de la formation et de la décadence d'innombrables civilisations.

En fait, nous ne savons rien de la première sous race de notre race aryenne, qui habitait les Indes et colonisa l'Égypte au temps préhistorique ; nous pouvons en dire de même des nations chaldéennes, babyloniennes et assyriennes qui composent à la deuxième sous race ; - car les fragments des connaissances obtenues récemment par l'intermédiaire des hiéroglyphes des tombeaux égyptiens ou des inscriptions cunéiformes des tablettes babyloniennes, peuvent à peine être considérées qu'en formant un chapitre histoire. Les persans qui appartenaient à la troisième sous race ou race iranienne ont, il est vrai, laissé quelques traces ; mais nous n'avons aucuns documents authentiques concernant la race celtique ou la quatrième sous race. C'est seulement avec apparition du dernier rejeton de ce tronc celtique c'est-à-dire avec apparition des Grecs et des Romains, que nous arrivons aux temps historiques.

À côté d'une période confuse dans le passé, il y a aussi une période confuse dans l'avenir. Car des

sept sous races nécessaires au développement complet de la grande race racine, cinq sont seulement encore venues à l'existence. Notre race teutonique ou cinquième sous race a déjà évolué plusieurs nations ; mais elle n'a pas encore terminé son cours, et les sixième et septième races qui se développeront sur les continents en Amérique du Nord et en Amérique du Sud laisseront après elle une histoire qui s'étendra pendant des milliers d'années.

Aussi doit-on comprendre combien il est difficile de donner en quelques pages seulement une idée de la marche de la civilisation dans le cours d'une période aussi étendue, et combien rapide et incomplète et forcément une telle exquise.

En effet, l'exposé des progrès de la civilisation pendant la période de la quatrième race ou race Atlantéenne, doit contenir histoire de plusieurs nations et enregistrer la formation et la chute de plusieurs civilisations. En outre, au cours de la quatrième race, des catastrophes formidables se sont produites plus d'une fois qu'ils n'ont jamais encore apparus pendant la durée de notre cinquième race. La destruction de l'Atlantide a été amenée par une série de catastrophes de caractères variées ; ce furent tantôt de grands cataclysmes dans lesquels disparurent des territoires et des populations tout entières, tantôt des éboulements peu considérables, semblables à ceux qui se produisent aujourd'hui sur nos côtes. Après que le continent eut été une première fois ébranlé à la première grande catastrophe, d'autres éboulements suivirent sans interruption et le rongèrent constamment et insensiblement. Parmi ses catastrophes il y en a quatre qui surpassent toutes les autres en importance. La première eut lieu à l'époque miocène, il y a peu près 800 000 ans. La deuxième, tout d'une moindre importance se produisit il y a environ 200 000 ans. La troisième, qui survint il y a peu près 80 000 ans, fut considérable ; elle détruisit tout ce qui restait du continent Atlantide à l'exception de l'île que Platon désigne sous le nom Poséïdonis, et qui fut submergée à son tour dans la quatrième grande catastrophe finale, en l'an 9564 avant J.-C.

Chapitre Premier

Témoignage constatant l'existence de l'Atlantide.

Le témoignage des auteurs les plus anciens ainsi que les recherches scientifiques des temps modernes témoignent de l'existence d'un ancien continent et aurait occupé la place de l'Atlantide disparue.

Avant de poursuivre l'étude de la question elle-même, on se propose de jeter un coup d'œil rapide sur les sources généralement connues et qui fournissent à ce sujet des preuves corroborantes.

Ces sources peuvent être réunies dans les cinq classes suivantes :

- 1° le témoignage que nous donne le sondage des grandes profondeurs maritimes ;
- 2° la distribution de la faune et de la flore ;
- 3° la similitude du langage et du type ethnologique ;
- 4° celle des croyances religieuses, des rites, de l'architecture ;
- 5° le témoignage des auteurs anciens ; les traditions primitives et des vieilles légendes concernant le déluge.

En premier lieu, le témoignage des sondages maritimes peuvent être résumés en quelque mot. Craint surtout aux expéditions des canonnières anglaises et américaines, le *challenger* et le *dauphin* (mais que l'Allemagne se soit aussi associée à cette exploration scientifique), on a pu dresser la carte du lit de l'océan Atlantique. On a démontré ainsi qu'il existe au milieu de l'océan une immense chaîne de montagnes d'une grande élévation. Cette chaîne s'étend dans la direction Sud Ouest depuis le 50° Nord environ jusqu'au cote de l'Amérique méridionale, puis dans la direction Sud-Ouest de la décote de l'Afrique, changeant de nouveaux de direction aux environs de l'île de l'Ascension et se dirigeants vers le sud jusqu'à Tristan d'Acunha. Elle s'élève presque subitement des profondeurs de l'océan à une

hauteur de 9000 pieds, tandis que les Açores, Saint-Paul, l'Ascension et Tristan d'Acunha sont les pics de cette contrée qui, seules, demeure encore à la surface de l'eau. Une ligne de 3500 toises, c'est-à-dire de 21 000 pieds, est nécessaire pour atteindre aux plus grandes profondeurs de l'Atlantique ; mais les seules parties les plus élevées de la chaîne sont situées seulement à une profondeur de 100 à quelques centaines de toises au-dessous du niveau de la mer.

Les sondages ont trouvé encore que cette grande chaîne est couverte de débris volcaniques, dont les traces se retrouvent à travers l'océan jusque les côtes de l'Atlantique.

Il a été établi en effet, d'une manière décisive, à la suite des travaux accomplis par l'expédition dans les questions plus hautes, que le sol formant actuellement le lit de l'océan a été le théâtre d'éruptions volcaniques gigantesques et cela durant une période géologique qui peut être aisément déterminée.

M.Starkie Garner pense que, dans la période éocène, les îles britanniques faisaient partie d'une grande île, où mieux d'un continent qui s'étendait dans l'Atlantique, et il croit "qu'une grande région continentale existait alors, là où se trouve aujourd'hui la mer ; et que la Cornouailles, les îles des Scilly et celle de la Manche, l'Irlande et la Bretagne sont le vestige de ses sommets de plus élevé". (Pop.Sc.Rev., July 1878.)

Deuxièmement. - l'existence constatée d'une flore similaire ou même identique sur des continents séparés par de grand océan, a toujours été une énigme pour les biologistes aussi bien que les botanistes. Mais s'il a jadis existé un lien entre ces continents, - lien qui permettait la migration naturelle de tels animaux ou de telles plantes, - l'énigme se trouve résolu. Or, on trouve des restes fossiles de chameaux aux Indes, en Afrique, en Amérique méridionale et au Kansas ; mais l'hypothèse générale admise par les naturalistes est que chaque espèce animale, chaque plante apparaissent ordinairement sur une certaine partie du globe d'où elle se répandirent peu à peu dans les autres contrées. Comment alors expliquer l'existence de ces restes fossiles, sans admettre le fait d'une communion possible entre des continents à quelques époques reculées. Des découvertes récentes dans les couches fossiles du Nebraska semblent prouver que le cheval est originaire de l'hémisphère occidental, car c'est la seule partie du monde où des restes fossiles ont été découverts indiquant les diverses formes intermédiaires qui ont été regardées comme représentant les précurseurs du véritable cheval. C'est pourquoi il serait difficile d'expliquer la présence du cheval en Europe sans mettre hypothèse d'une communication constante entre les deux continents ; d'autant plus que le cheval existait certainement à l'état sauvage en Europe et en Asie avant sa domestication par l'homme, laquelle remonte à peu près à l'âge de pierre. Le bétail et les moutons, tels que nous les connaissons aujourd'hui ont des ancêtres également éloignés. Darwin montre le bétail et domestiqué et en Europe aux premières époques de l'âge de pierre, alors que longtemps auparavant il est issu du buffle sauvage d'Amérique. Les restes du lion des cavernes Europe se retrouvent aussi en Amérique du Nord.

Passant du règne animal au règne végétal, on constate que, en Europe, la plus grande partie de la flore de l'âge miocène - qui se trouve surtout dans les couches fossiles de la Suisse - existe de nos jours en Amérique, et quelque peu en Afrique. Mais en ce qui concerne l'Amérique, un fait digne d'être noté ; tandis que la plupart des espèces se retrouvent dans les états de l'Est, beaucoup d'entre elles manquent au contraire sur les côtes du Pacifique. Ceci semble indiquer qu'elles pénétrèrent dans le continent du côté de l'Atlantique. Le professeur Asa Gray affirme que sur 66 genres et les 155 espèces trouvées dans les forêts orientales des montagnes rocheuses, 31 genres et 78 espèces seulement se rencontrent sur le versant occidental.

Mais c'est dans la question du bananier que se présente le problème le plus difficile. Le professeur Kuntze, un éminent botaniste allemand, se demande : « de quelle manière cette plante, originaire des contrées tropicales de l'Asie et de l'Afrique et qui ne peut supporter un voyage à travers les zones tempérées, a-t-elle pu être transportée en Amérique ? » Comme il indique, la plante dépourvue de graines, elle ne peut se reproduire par boutures, elle ne possède pas d'oignon qui puisse se transporter facilement. Sa racine et dendroïde. Des soins spéciaux seraient nécessaires pour la transporter ; de plus, elle ne pourrait supporter un long voyage. La seule manière par laquelle il puisse expliquer son apparition en Amérique et de supposer que cette plante y a été transportée par l'homme civilisé à une époque où les régions polaires jouissaient d'un climat tropical. Il ajoute : « une plante cultivée qui ne possède pas de graines doit avoir été soumise à une culture très prolongée... il est peut-être légitime de supposer que cette plante était déjà cultivée au commencement de la période diluvienne. » Pourquoi, demandera-t-on, cette conclusion ne nous reporterait-elle à des temps encore plus éloignés ; et en quoi

la civilisation est-elle nécessaire à la culture de la plante, où la douceur du climat exigé pour son transport, s'il n'existait pas, à quelques époques que ce soit, une communication possible entre l'ancien et le nouveau membre ? - le professeur Wallace, dans son charmant traité *Island Life*, ainsi que d'autres auteurs dans maint ouvrage important, ont émis d'ingénieuses hypothèses pour expliquer l'identité de la faune et de la flore dans ces contrées fort éloignées l'une de l'autre et leur transport au-delà de l'océan ; mais toutes ces hypothèses sont contestables où s'écroulent sur différents points.

Il est reconnu que le froment tel que nous le connaissions n'a jamais existé sous la forme de deux plantes sauvages et rien ne prouve non plus qu'ils proviennent d'une plante primitive. Cinq variétés différentes de froment étaient déjà cultivées en Europe à l'âge de la pierre. Une de ses variétés, retrouver dans les "habitations lacustres", et connue sous le nom de froment égyptien. Se basant sur ce fait, Darwin prétend que « les hommes des habitations lacustres entretenaient des relations commerciales avec quelques peuples méridionales ou bien qu'il descendait de colons venus du Sud ». Il en conclut que le froment, l'orge, l'avoine, etc., proviennent d'espèces variées *aujourd'hui disparues* ou si totalement différentes de celles qu'elles ont produites qu'aucune comparaison n'est plus possible. « L'homme, dit-il, doit avoir cultivé les céréales à une époque fort reculée. » Les régions où fleurissaient ces espèces disparues ainsi que les civilisations sous lequel elles furent cultivées par le moyen d'une section intelligente, tout cela ait expliqué dans l'hypothèse d'un continent disparu : Les colons important ses produits à l'orient et à l'Occident.

Troisièmement. - De la faune et de la flore, revenons maintenant à l'homme.

Le langage. - La langue basque et la seule des langues européennes n'ayant aucune affinité avec les autres. Selon Farr, « on n'a jamais mis en doute que ce langage isolé, conservant son caractère dans un coin occidental de l'homme et entre deux royaumes puissants, ressemble à sa structure à la langue primitive du vaste continents opposés (l'Amérique) et à celle-ci seulement. (Families of Speech, p.132.) les Phéniciens furent sans aucun doute les premiers peuples de l'hémisphère oriental qui employèrent l'alphabet phonétique, les caractères étant considérés comme de simples signes représentant les sons. Il est curieux de constater qu'à une époque aussi ancienne nous retrouvons un alphabet phonétique en Amérique centrale parmi les Mayas du Yucatan, dont la civilisation, d'après la tradition, serait venue d'une contrée située au-delà de l'océan, du côté de l'orient. Le Plongeon, cette grande autorité en la matière, écrit : « un tiers de ce langage (le Maya) et du grec pur. Qui donc à apporter le dialecte d'Homère en Amérique ? Ou qui est-ce qui a porté en Grèce langage de maya ? Le Grec provient du sanskrit. En est-il de même du maya ? Ou bien serait-il contemporain ? » Il est encore plus surprenant de trouver dans l'alphabet maya treize lettres ayant plus d'un rapport avec les signes des hiéroglyphes égyptiens désignant les mêmes lettres. Il est probable que la forme primitive de l'alphabet était hiéroglyphes. C'était la « l'écriture des dieux », ainsi que l'appelé les égyptiens, et qui plus tard dans l'Atlantide, se transforma en alphabet phonétique. Il serait naturel de supposer que les égyptiens était une ancienne colonie Atlantes venus de l'Atlantide (comme il était en effet) et qu'ils avaient apporté avec eux le type primitif de l'écriture qui, de cette manière, a laissé des traces dans les deux hémisphères ; tandis que les Phéniciens, peuples maritimes, découvrirent et assimilèrent la dernière forme de l'alphabet dans leurs trafics avec les peuples de l'Occident.

Un autre point doit être considéré : c'est en ce qui concerne la vraisemblance extraordinaire de beaucoup de mot hébreu avec des mots ayant la même signification dans la langue des Chiapenecs - une branche de la race maya et l'une des plus anciennes de l'Amérique centrale. Une liste de ses mots est donnée dans le *North Amérians of Antiquity*, p.475.

La similitude de langage chez les différentes races sauvages des îles du Pacifique a servi d'argument aux auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

L'existence de langage similaire chez des races séparées par des lieux d'océan, et entre lesquels depuis les temps historiques et il apparaît qu'il ne pouvait y avoir aucune relation possible, peut témoigner en faveur de leur origine commune, c'est-à-dire d'une seule race qui aurait occupé un seul continent. Mais cet armement ne peut être évoqué ici, car le continent en question n'était pas l'Atlantide, mais bien la Lémurie, beaucoup plus ancienne que celle-ci.

Types ethnologiques. - L'Atlantide, dit-on, ainsi que nous le verrons plus loin, a été habitée par des races rouges, Jaune, blanche et noir. Les recherches de Le Plongeon, de Quatrefages, de Bancroft et d'autres ont prouvé que des populations noires, du type nègre, existaient encore en Amérique à une époque relativement récente. Beaucoup de monuments de l'Amérique centrale sont décorés de figure

de nègre, et quelques-unes des idoles retrouvées dans cette contrée représentent visiblement des nègres au crâne déprimé, aux cheveux courts écrit plus, aux lèvres épaisses. Le Popul Vuh, parlant de la première patrie des Guatémaléens, dit que « des hommes blancs et noirs habités ensemble de cette heureuse contrée, vivant en grande paix », parlant « un même langage ». (Voir Native Races, de Bancroft, p.547).

Le *Popul Vuh* expose ensuite comment ce peuple émigra, abandonnant sa première partie ; comment son langage s'altéra et comment les uns se dirigèrent vers l'Est, tandis que les autres voyageurs vers l'ouest (vers l'Amérique centrale).

Le professeur Retzius, dans son *Smithsonian Report*, considère que les dolichocèles primitif d'Amérique ont une parenté très rapprochée avec les Guanches des îles Canaries et avec les peuplades des cotes atlantiques de l'Afrique, que Latham a désigné sous le nom d'Atlantide égyptienne. La même forme de crâne se retrouve sur la côte africaine, aux îles Canaries et sur les cotes d'Amérique, dans les Caraïbes, tandis que la couleur de la peau chez ses peuplades est d'un brun tirant sur le rouge.

Les anciens égyptiens se dépeignaient elle-même comme des hommes rouges, hautain semblable à celui que l'on rencontre encore aujourd'hui dans certaines tribus des Indiens d'Amérique.

« Les anciens péruviens, « dit Schort », à en juger d'après de nombreux spécimens de chevelure trouvait dans les tombeaux, devaient être une race aux cheveux châains clairs. »

Assez remarquable concernant les Indiens d'Amérique, et qui est pour les ethnologues énigme constantes, c'est la grande diversité de couleur et de teint qui se rencontre parmi eux. Depuis le teint blanc des tribus du Menominée, du Dakota, du Mandan et de Zuni, dont la plupart a les cheveux châains clairs et les yeux bleus, jusqu'au teint foncé, presque noir, des Karos du Kansas des tribus aujourd'hui atteinte de Californie les races indiennes représentent toutes les nuances : les tons rouges brun, cuivré, olivâtre, jeune clair et bronze (voyez : North Americans of Antiquity, de North América, de Catlin; voyez aussi Atlantis, par Ignace Donnelly, qui a recueilli beaucoup de documents sur ce point que sur d'autres). Nous aurons peu à peu comment la variété du teint qui se rencontre sur le continent américain est expliquée par la couleur de la race primitive qui habitait la terre d'Atlantide - mère des autres.

Quatrièmement. - rien ne paraît avoir autant surpris les aventuriers espagnols au Mexique et au Pérou que la vraisemblance extraordinaire des croyances religieuses, des rites, des emblèmes de l'ancien monde avec ceux qu'il trouvait rétabli dans le nouveau. Les prêtres espagnols considérés cette ressemblance comme l'œuvre du démon. Le culte De la croix chez les indigènes et la présence de cet emblème dans les édifices religieux et dans les cérémonies étaient pour eux un sujet d'étonnement ; et, en effet, nulle part - à même aux Indes ni en Égypte - ce symbole n'était tenu en une profonde vénération que parmi les tribus primitives du continent américain, tandis que le sens caché sur lequel reposait le culte qui lui était rendu était le même. En Occident comment en Orient, la croix était le symbole de la vie - quelquefois de la vie physique, le plus souvent de la vie éternelle.

De même dans les deux hémisphères, le culte du disque solaire ou le cercle est celui du serpent était universel ; et ce qui est plus surprenant encore, c'est la ressemblance du mot qui signifie Dieu dans les langues principales de l'est et de l'ouest. Comparez en effet le sanskrit *Dyaus* ou *Dyaus Pitar*, le grec *Theos* et *Zeus*, le latin *Deus* et *Jupiter*, le celtique *Dia* et *Ta*, prononcez *Thyah* (qui semble présenter une affinité avec le mot égyptien *Tau* de), l'hébreu *Jah* ou *Yah* et le mexicain *Téo* ou *Zéo*.

Les cérémonies du baptême étaient pratiquées par toutes les nations. À Babylone et en Égypte, les candidats à l'initiation, au mystère était d'abord baptisé : Tertullien, dans son ouvrage *De Baptismo*, dit qu'on leur promettait en retour « la régénération et le pardon de tout leur parjure ». Les nations scandinaves faisaient baptiser les nouveau-nés ; si nous nous reportons au Mexique et au Pérou, nous trouvons que le baptême des enfants y était considéré comme une cérémonie solennelle, qui consistait dans l'aspersion, le signe de la croix était hier pour laver les pêchés. (Voyez Humboldt, *Mexican Researches*, et *Mexico*, de Prescott.) Les tribus du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou pratique encore, comme les nations de l'ancien monde, la confession, l'absolution, le carême et le mariage devant le prêtre. Ils avaient même une cérémonie semblable à celle de la communion et dans laquelle on mangeait des pains marqués du « Tau » (une forme égyptienne de la croix) ; et les peuples appelées ses pains la chair de la rotule. Ceci ressemble exactement au gâteau sacré de l'Égypte et des autres contrées orientales. De même que ces nations, les habitants du nouveau monde avaient encore des ordres de monastère d'hommes et de femmes, dans lesquels ont puni de mort ceux qui rompaient

leurs vœux. Comme les Égyptiens, ils embaumaient leur mort, adoré le soleil, la Lune et les planètes ; mais, au-dessus de tout, il adorait une divinité « omniprésente, qui savait tout... invisible, incorporelle, un seul dieu de toute perfection ! » (Voyez Sahagun, *Historia de Nueva Espana*, lib. VI.)

Eux aussi avaient leurs divinités, la vierge mère, « Notre-Dame », dont le fils, le « sauveur de la lumière », été désigné par le nom de « sauveur » ; il y a la rapport étroit avec les culte d'Isis, de beltis et des autres vierges adorées en Orient, ainsi que leur divin fils.

Lyrique qui caractérisaient chez ses peuples culte du soleil est celui du feu, ressemblent aux rites des Celtes primitifs de la Bretagne et de l'Irlande ; et comme ces derniers, il prétendait être « les enfants du soleil ».

L'arche ou argha et l'un des universels symboles sacrés que nous retrouvons également aux Indes, en Chaldée, en aciérie, en Égypte, en Grèce et parmi les peuples celtiques. Lord Kingsborough, dans ses *Antiquités mexicaines* (vol. VIII, p.250), dit : (de même que les juifs l'arche était une sorte de temple portatif dans lequel la divinité était supposée habitait constamment, de même parmi les mexicain, les Cherokee et les Indiens de Michoacán et de l' Honduras, l'arche était un objet d'autres vénération et consommerait comme trop sacré pour être touchés par d'autres que par des prêtres. »

En ce qui concerne l'architecture religieuse, nous trouvons que, des deux côtés de l'Atlantique, des plus anciens monuments sacré et la pyramide. Quelque coûteux que nous apparaisse le but pour lequel ces constructions furent élevées, une chose demeure certaine, c'est qu'elles étaient intimement liées à quelques idées ou quelques groupes d'idées religieuses.

L'idée de forme dans les pyramides d'Égypte et dans celle du Mexique et de l'Amérique centrale et trop frappante pour être une simple coïncidence.

Il est vrai que la plupart des pyramides américaines sont des pyramides tronquées ou aplaties ; cependant, selon Bancroft et d'autres auteurs, beaucoup de celles qu'on trouve au lieu Yucatan, et notamment celles qu'on rencontre près de Palenque, se terminent en pointe à la manière égyptienne, tandis que de notre côté nous trouvons des pyramides égyptiennes du type plat et tronqué.

Cholula a été comparé au groupe du Dachour, du Sakkarah et à la pyramide de Meidoun. Semblables dans leur orientation, leur structure, et même dans leurs galeries et leurs chambres intérieures que, ces monuments mystérieux de l'Est et de l'Ouest témoigne de quelques sources communes où ce qu'ils élevèrent leurs empruntèrent d'idée de leurs plans.

Les vestiges imposant de citer et des temples du Mexique et du Yucatan ressemblent étrangement à ceux de l'Égypte ; les ruines de Teotihuacan ont été même fréquemment comparées à celle de Carnac.

La « fausse voûte », c'est-à-dire une couche de pierres horizontales, dans chacune dépasse légèrement la précédente, et la même en Amérique centrale, dans les plus anciennes constructions de la Grèce et dans les ruines étrusques. Les architectes des deux continents, ceux de l'est et ceux de l'ouest élevaient des tumuli semblables au-dessus de leurs morts et déposaient les corps dans des tombeaux de pierre tout à fait pareils.

Les deux continents ont leurs grands remparts séculaires ; comparez ce D'Adams C°, Ohio, avec le beau rempart séculaire découvert en Argyleshire ou bien le spécimen moins parfait à Avebury dans le Wilts. La sculpture et la décoration des temples de l'Amérique, de l'Égypte et des Indes ont beaucoup de ressemblance tandis que quelques-unes des décorations murales sont tout à fait identiques.

Cinquièmement. - Il ne reste plus maintenant qu'à résumer quelques-uns des témoignages provenant des auteurs anciens, des traditions relatives à une race primitive, des légendes anciennes concernant les déluges.

Aelian, dans son ouvrage *Varia Historia (lib.III, ch.XVIII)*, dit que Théopompus rapporte une entrevue entre le roi de Phrygie et Silène, dans laquelle ce dernier mentionnait l'existence d'un grand continents situés au-delà de l'Atlantique et plus grande que l'Asie, l'Europe et la Libye réunies.

Proclus cite un extrait d'un ancien auteur qui parle d'îles existant au-delà des colonnes d'Hercule (le détroit de Gibraltar) et donc les habitants tenaient de leurs ancêtres une tradition concernant une très grande île nommée Atlantis, laquelle pendant longtemps aurait étendu sa domination sur toutes les îles de l'océan Atlantique. Marcellus parle de cette île située dans l'Atlantique et affirme que leurs habitants ont conservé le souvenir d'une île beaucoup plus grande, l'Atlantide, « qui pendant de longues années à exercer sa domination sur les îles plus petites »

Diodore de Sicile raconte que les Phéniciens ont découvert « une grande île située dans l'océan Atlantique au-delà des colonnes d'Hercule, et à laquelle il parvinrent, après quelques jours de voyage, à

partir des côtes d'Afrique » mais la plus grande autorité dans cette question est Platon. Dans son *Timée* et mentionne le continent isolé ; enfin le *Critias* ou *l'Atlantique* n'est pas autre chose qu'un compte-rendu détaillé de l'histoire, des mœurs et des coutumes du peuple qu'il habitait. Dans le *Timée* ils parlent d'une énorme puissance guerrière qui, des rivages de l'Atlantique, se précipiterait sur l'Europe entière et sur l'Asie, car dans ce temps-là l'océan Atlantique était navigable et il y avait une île à l'entrée du détroit, que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de colonnes d'Hercule. Mais cette île était plus grande que la Libye et l'Asie tout ensemble et faciliter le passage vers les îles voisines ; de même qu'il était facile de passer de ces îles sur les autres continents qui confinaient à l'Atlantique. Les témoignages du *Critias* ont une si grande valeur que le choix en est difficile, cependant nous citons l'extrait suivant, car il se rapporte aux ressources matérielles du pays : « ils étaient également pourvus de tous ceux qui, dans une ville, est considéré comme nécessaire et utile aux exigences de la vie. À la vérité ils étaient approvisionnés de beaucoup de choses par les contrées étrangères, car leur empire était très vaste ; cependant leur île leur fournissait la plupart des objets dans lesquels ils avaient besoin, comme les minerais à l'état solide ou à l'état liquide, l'orichalque connu seulement de nom aujourd'hui, mais qui était alors très renommé. On le trouvait dans la terre en beaucoup d'endroits de l'île et on le considérait comme un des métaux les plus précieux, à l'exception de l'or. L'île produisait aussi en abondance tout ce que les forêts pouvaient fournir en fait de bois de construction. Il y avait encore d'abondants pâturages pour les animaux domestiques et pour les animaux sauvages ; les éléphants se trouvaient dans cette île en nombre prodigieux. Les pâturages nourrissaient toutes les espèces d'animaux, ce qui habitent les lacs et les rivières aussi bien que ce qui vivent dans les montagnes ou dans les plaines. Il y avait également des aliments suffisants pour les animaux les plus grands et les plus voraces. Cette île produisait aussi en abondance tout ce que la terre fournit à présent d'espèces odoriférantes, tels que : des racines, des herbes, du bois, des sucres, des résines, des fruits et des fleurs. »

Les Gaulois possédaient des traditions sur l'Atlantide recueillies par l'historien romain Timagène, qui vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne. Trois races distinctes habitaient probablement la Gaule. D'abord, la population indigène (descendants sans doute de la race Lémurienne), secondement les envahisseurs venus des îles éloignées de l'Atlantide, et troisièmement les Gaulois Aryens (Pré-Adamites, p.380).

Et total du Mexique faisait remonter leurs traditions jusqu'à un pays qu'il appelait Atlan ou Aztlan ; les Aztèques prétendaient aussi être venues d'Aztlan V. les Races natives, de Bancroft, vol. V. p.221 et 321).

Le Popul Vul (p.294) parle d'un voyage que les trois fils du roi des Quiches auraient fait dans une contrée d'Orient sur les côtes de la mer, d'où leurs ancêtres étaient venus ; ils avaient rapporté de ce voyage, entre autres, un « système d'écriture » (V.Bancroft, vol. V, p.553).

Parmi les Indiens de l'Amérique du Nord il existe une légende très répandue, d'après laquelle leurs ancêtres seraient venus d'une contrée située vers « le soleil levant ». Les Indiens d'Iowa et de Dakota, selon le major Lind, se croyaient que toutes les tribus indiennes ne formaient jadis qu'une seule tribu habitant ensemble une seule et même île... « vers le soleil levant ». C'est de là qu'ils avaient traversé l'océan « sur des esquifs étranges sur lesquels les anciens Dakota naviguèrent des semaines entières et gagnèrent enfin la terre ferme ».

Des documents retrouvés en Amérique centrale affirment que le continent s'étendait très loin dans l'océan Atlantique et que cette contrée fut détruite par une série de catastrophes effroyables séparées par de longs intervalles. Trois d'entre elles sont souvent mentionnées (V. Ancient America, de Baldwin).

Une légende très répandue parmi les Celtes de Bretagne, d'après laquelle une partie de leur pays se serait autrefois étendue au loin dans l'Atlantique, est corroborée encore cette hypothèse. Les traditions du pays de Galles mentionnent trois grandes catastrophes.

La divinité mexicaine « Quetzalcoatl » seraient venus « d'une contrée d'Orient très éloignée ». Elle est représentée comme un homme blanc avec une grande barbe. (N.B. - Les Indiens du nord et du Sud n'en ont point de barbe.) Elle aurait inventé les lettres et réglé le calendrier mexicain. Après avoir enseigné au mexicain les arts et les métiers pacifiques, s'est envolé divin s'en marqua pour l'Orient dans un canot fait de peau de serpents (V.Short, Noorth Americans of Antiquity, p 268_271).

On raconte la même chose de Zama, le fondateur de la civilisation au Yucatan.

Il reste à examiner maintenant l'uniformité merveilleuse des légendes concernant le déluge et qui se

retrouvent dans toutes les parties du monde.

Mais ne cherchons pas pour l'instant à savoir si ces légendes sont les antiques vestiges de l'histoire, concernant le la disparition de l'Atlantide, ou si elles sont plutôt d'une profonde parabole enseignée autrefois dans quelques centres d'initiation ; considérons seulement l'accueil général et universel que ces légendes ont trouvé dans les esprits.

Il est inutile d'examiner l'une après l'autre toutes ces histoires de déluge. Et suffit de constater qu'aux Indes, en Chaldée, à Babylone, en Méditerranée, en Grèce, en Scandinavie, en Chine, parmi les juifs comme parmi les tribus celtiques de la Bretagne, cette légende est absolument identique dans toutes ces parties essentielles. Si l'on interroge l'Occident, que peut-on ? La même histoire conservée dans tous les détails parmi les mexicains (chaque tribu ayant naturellement une version particulière), les habitants du Guatemala, de l' Honduras et du Pérou, et dans presque toutes les tribus des Indiens du Nord de l'Amérique. Il est puéril de supposer que des ressemblances aussi fondamentales puissent être expliquées par le fait d'une simple coïncidence.

Les lignes suivantes, empruntées à la tradition que Le Plongeon a faite du fameux M.S. *Troano*, conservés dans le *British Museum*, pourront servir de conclusions à cette question. M.S. *Troano* paraît avoir été écrit il y a environ 3500 ans, chez les Mayas Yucatan ; ils donnent la description suivante de la catastrophe qui a submergé l'île de Poséïdon :

« En l'année 6 du Kan, le 11 muluc, dans le mois de zac, le terrible tremblement de terre se produisit et continuèrent sans interruption jusqu'au 13 chuen. La contrée des collines d'argile, le pays de Mu fut sacrifié. Après avoir été ébranlé à deux reprises, il disparut subitement dans la nuit ; le sol étant entièrement soulevé par des forces volcaniques, qui le faisait s'élever en maint endroit, jusqu'à ce qu'il céda ; les contrées furent alors séparées les unes des autres, puis dispersées ; n'ayant pu résister à ces terribles convulsions, elle s'enfoncèrent entraînant avec elle 64 millions d'habitants. Ceci se passait huit mille soixante ans avant la composition de ce livre. »

Mais nous avons maintenant consacré assez de place à l'exposition de ces fragments de preuve - plus ou moins convaincante - que le monde possède jusqu'à présent.

Les personnes désireuses de poursuivre les recherches sur ce sujet devront se reporter aux différents ouvrages mentionnés ou cités plus haut.

À présent nous devons traiter le sujet en lui-même. Les faits recueillis dans cet ouvrage sont empruntés à des documents contemporains qui se sont accumulés et transmis à travers les âges et ne repose aucunement sur des suppositions ou des conjonctures. L'auteur a pu ne pas comprendre complètement les faits et par la même il les a peut-être parfois inexactement rapportés ; mais les sources originales sont ouvertes aux personnes compétentes ; et celles qui désirent se soumettre à la discipline nécessaire peuvent obtenir le pouvoir de contrôler et de vérifier.

Mais si tous les clichés occultes enregistrés étaient ouverts à notre investigation, on comprendrait combien succincte serait forcément une exquise qui chercherait à résumer dans cette page d'histoire des races et des nations, comprenant pour le moins plusieurs centaines de mille ans. Cependant quelques détails à ce sujet - paraîtront nouveaux et par la même intéressants pour le monde en général.

CHAPITRE II

GEOGRAPHIE

Parmi les documents mentionnés plus hauts, il existe des cartes du monde à des époques différentes de l'histoire ; l'auteur de cet ouvrage a eu le grand privilège d'obtenir des copies - plus ou moins complètes - de quatre d'entre elles. Toutes les cartes représentent l'Atlantide et les contrées

environnantes à différentes époques de l'histoire. Ces périodes correspondent approximativement aux époques qui séparaient les catastrophes mentionnées plus hauts ; et ses naturellement dans le cours de ces périodes représentées par ces quatre cartes que se groupent les annales de la race Atlantéenne. - avant d'exposer l'histoire de cette race, il est nécessaire, cependant, de faire quelques remarques sur la géographie du pays au cours des quatre époques différentes.

La première carte représente la surface de la terre ainsi qu'elle existait, il y a environ un million d'années, alors que la race Atlantéenne était dans toute sa grandeur et avant que se produisit le grand cataclysme qui eut lieu il y a à peu près 800 000 ans.

Il faut remarquer que le continent de l'Atlantide lui-même s'étendait de quelques degrés à l'Est de l'Islande jusqu'aux environs à l'endroit où est situé aujourd'hui Rio de Janeiro en Amérique méridionale. Comprenant le Texas et le golfe du Mexique, les états méridionaux et orientaux de l'Amérique, ainsi que le Labrador, ce continent s'étendait à travers l'océan jusqu'à nos îles ; l'Ecosse et l'Irlande, ainsi qu'une partie du Nord de l'Angleterre, en formaient les promontoires - tandis que ses contrées équatoriales comprenaient le Brésil et toute l'étendue de l'océan jusqu'à la Côte d'Or de l'Afrique. Des fragments disséminés, qui dans la suite formèrent les continents de l'Europe, de l'Amérique et de l'Afrique, sont indiqués sur cette carte, de même qu'un continent encore plus ancien, très étendue, là les Lémurie. Les restes d'un continent plus anciens encore, le continent hyperboréen qui fut habité par la seconde race racine, sont aussi indiqués et colorés en bleu de même que la Lémurie. Ainsi qu'on l'on voit d'après sa seconde carte, la catastrophe qui s'est produite, il y a 800 000 ans a apporté un grand changement dans la distribution territoriale du globe. Le grand continent a perdu ses régions polaires, et les portions qui restaient ont été encore divisées.

Le continent américain qui apparaît à cette époque est séparé par un détroit du continent de l'Atlantide qu'il avait formée et celui-ci ne comprend plus que quelques territoires existant encore aujourd'hui, plutôt étendue de l'océan Atlantique et le 50° nord jusqu'à quelques degrés au sud de l'équateur. Les abaissements et les soulèvements de terrains dans les autres parties du monde ont été aussi très considérables. Les îles Britanniques, par exemple, font partie d'une île immense, qui comprend la presque île de Scandinavie, le nord de la France et toutes les mers avoisines et environnantes. Il est à remarquer que les restes de la Lémurie se trouvent diminués, tandis que les territoires de l'Europe, de l'Amérique et de l'Afrique se sont accrues.

La troisième carte indique les résultats de la catastrophe qui s'est produite, il y a environ 200 000 ans.

À l'exception de quelques changements survenus dans les continents de l'Atlantide et d'Amérique, et la subversion de l'Égypte, on peut voir que les abaissements et les soulèvements des territoires à cette époque furent relativement peu importants. Et, en effet, la citation que nous avons empruntée au livre sacré et des guatémaltéens prouve que cette catastrophe n'a pas toujours été regardée comme l'une des plus considérables - car, dans ce livre, on n'en mentionne que trois grandes. L'île de Scandinavie apparaît alors jointe au continent.

Les deux parties qui composaient à ce moment l'Atlantide étaient si désignées sous le nom de Routa et Daitya.

En examinant la quatrième carte, on se rend compte de la prodigieuse convulsions qui eut lieu il y a environ 80 000 ans. Daitya, la plus petite des deux îles, et celle qui était le plus au sud, a presque complètement disparu, tandis qu'il ne subsiste plus de l'île de Routa qu'une partie relativement petite : L'île de Poséïdon. Cette carte dressée, il y a environ 75 000 ans, représente exactement, sans aucun doute, la surface de la terre telle qu'elle a existée depuis cette époque jusqu'à la subversion finale de Poséïdon en 9564 av. J.-C., bien que, dans le cours de cette période, des changements sans importance est pus se produire.

Il est à remarquer que les contours des continents commencèrent à ce moment à prendre l'aspect qu'ils ont de nos jours, bien que les îles Britanniques soient encore réunies au continent européen, tandis que la mer Baltique n'existait pas et que le désert du Sahara formait une partie du bassin de l'océan.

CHAPITRE III

LES ORIGINES

Quelques mots doivent être dits sur les Manous, à propos de ce qui a trait à l'origine d'une race racine. Dans le procès verbal n° 26 de la *London Lodge*, on fait mention de l'oeuvre de ces être vraiment supérieure ; cette oeuvre comprend non seulement la création des types du Manvantara tout entier, mais encore la direction, la formation et l'éducation de chaque race racine, en particulier. La citation suivante ce rapport à cette question : « il existe aussi des Manous, dont le devoir consiste à agir d'une manière semblable avec chaque race racine de chaque planète de la même ronde ; le Manou semence créant les types inaugurés par chaque race racine successivement, et le Manou racine s'incarnant dans la nouvelle race pour être son guide, son instructeur, pour diriger son développement et assurer son progrès. »

Quant à la manière dont est effectuait, par le Manou directeur, la séparation nécessaire des types supérieurs, il en sera parlé plus tard, ainsi que de sa sollicitude pour le groupe en développement. Il suffira pour le moment de mentionner le mode de procéder.

La sélection destinée à produire la quatrième race racine s'est effectué, sans doute, sur le continent connu sous le nom de Lémurie, parmi l'une des sous race de la troisième race racine.

En suivant l'histoire de la race à travers les quatre périodes représentées par les quatre cartes, on peut diviser le sujet de la matière suivante :

- 1° Origines et répartition territoriale des différentes sous races;
- 2° Institutions politiques qu'elles ont respectivement développé ;
- 3° Leur migration dans d'autres parties du monde ;
- 4° Arts les sciences qu'elles ont développées ;
- 5° Mœurs et usage qu'elles adoptèrent ;
- 6° Naissance et décadence des idées religieuses.

On doit donner tout d'abord les noms des différentes sous race :

1. Rmoahal.
2. Tlavatli.
3. Toltèque.
4. Première sous race touranienne.
5. Sémites primitifs.
6. Akkadienne.
7. Mongole.

Il est nécessaire de donner quelques explications sur le choix de ces noms.

Partout où les ethnologues modernes ont pu trouver des traces de l'une de ses sous race, reconnaître l'origine de quelques-unes d'entre elles, le nom qui leur a donné est employé pour la commodité du langage ; mais quant à ceux qui est des deux premières sous race, la science ne peut retrouver que très difficilement leur trace ; pour cette raison, on a adopté les noms par lesquelles ces races se désignaient d'elle-même.

CHAPITRE IV

ORIGINE ET REPARTION TERRITORIALE DES DIFF2RENTES SOUS RACE

L'époque représentée par la carte n°1 nous montre la surface de la terre, comme elle existait il y a environ un million d'années ; mais la race Rmoahal apparut, il y a peu près 4 ou 5 millions d'années. À cette époque, une grande partie du grand continent méridional de la Lémurie existait encore, tandis que le continent Atlantide n'avait pas encore atteint les dimensions qu'il atteignit plus tard. C'est sur un des contreforts de Lémurie que naquit la race Rmoahal. Cette contrée peut-être approximativement délimitée par le septième degrés de latitude nord et les cinquième degrés de longitude ouest, tous ceux qui, sur un atlas modernes, correspond aux rivages du pays des Archantis.

C'est une contrée chaude et humide, peuplée d'énormes animaux antédiluviens qui habitaient de profond marécage et de sombres forêts, non on retrouve des restes fossiles, de nos jours, dans les carrières de houille. Les Rmoahals était une race au teint foncé d'un brun d'acajou ; leur taille, dans ces temps primitifs, était de 10 à 12 pieds environ, une race de géant, en vérité ; mais, au cours des siècles, leur stature diminua, ainsi qu'il arrive d'ailleurs pour tout les autres race ; et, le tard, on la trouve descendu jusqu'au dimensions de « l'homme de Furfooz ». Il s'est mis créèrent finalement sur les côtes méridionales de l'Atlantide, où il guerroyait sans cesse contre les sixième et la septième sous race des Lémuriens, qui habitait alors la contrée. Une grande partie de la tribu se dirigea, plus tard vers le nord, tandis que les autres s'installèrent définitivement et ce croisèrent avec la race noire des lémuriens. Il en résulta qu'a l'époque dont nous parlons, - époque qui correspond à la première carte, - il ne restait plus de race pure dans le sud ; et, ainsi que nous le verrons plus tard, c'est parmi ces races noire, habitant les provinces équatoriales et l'extrême sud du continent, que les conquérants Toltèques recrutèrent plus tard leurs esclaves.

Les survivants de la race Rmoahal cependant gagnèrent les promontoire nord-ouest, contigus à l'Islande, et ils demeurèrent dans cette contrée pendant des générations innombrables ; leur teint s'éclaircit alors graduellement, et à l'époque qui correspond à peu près à la première carte, cette race apparaît relativement belle. Plus tard, leurs descendants devinrent - au moins nominalement - et sujet des rois sémites.

De ce qu'ils habitèrent cette contrée pendant plusieurs générations, il ne s'ensuit pas qu'ils vécurent toujours paisible, car la force des circonstances les obligea, à différentes reprises, de reculer vers le sud. Le froid des époques glaciaire agit sur cette race tout autant, naturellement, que sur les autres. Mais les quelques mots que nous ayons à dire sur ce sujet trouveront précisément leur place ici.

Sans approfondir la question des différents mouvements de rotations particulières à notre globe et des variations qui surviennent dans l'excentricité de son orbite, variations qui sont souvent considérées comme les causes des périodes glaciaires, il est un fait - reconnu déjà par quelques astronomes - c'est qu'une période glaciaire, de plus courte durée, se reproduit tous les 30 000 ans. Mais dans l'histoire de l'Atlantide il y eut en outre deux époques, pendant laquelle la ceinture de glace dévaste non seulement les régions du nord, mais envahit encore le continent tout entier, forçant tous les êtres vivants à émigrer vers les contrées équatoriales.

La première de ces migrations eut lieu à l'époque des Rmoahal il y a environ 3 millions d'années, tandis que la seconde il y eut lieu au temps des Toltèques, il y a environ 850 000 ans.

Au sujet des époques glaciaire, il faut remarquer que, bien que les habitants des contrées septentrionale furent obligés pendant l'hiver de s'établir plus au sud, loin de la ceinture de glace, il pouvait pendant l'été, revenir dans certaines contrées où ils s'occupaient de la chasse jusqu'au moment où, refoulés par l'approche de l'hiver, il retournait de nouveaux vers le sud.

Le pays d'origine des Tlavatlis, ou de la deuxième sous race, était une île située sur la côte occidentale de l'Atlantide ; ce pays est indiqué sur la première carte par le 2. De là les Tlavatlis se dispersèrent dans l'Atlantide proprement dite, principalement vers le centre du continent, mais en remontant peu à peu au nord de la côte qui s'étendait en face du Groenland.

C'était physiquement une race puissante et hardie, au teint rouge, mais de taille moindre que les Rmoahal, qu'elle chassa beaucoup plus loin, vers le nord. Ce peuple aimait les montagnes ; et ses principaux centres se trouvaient dans les parties montagneuses de l'intérieur, c'est-à-dire dans les environs de la contrée qui devint plus tard l'île de Poséidon, ainsi que l'on peut le constater en comparant les cartes 1 et 4.

À l'époque que représente la première carte, les Tlavatlis peuplaient - comme on vient de le dire - des côtes nord du continent, tandis que une race mêlée venant du croisement des Tlavatlis évite le Toltèques habitaient des îles occidentales qui constituèrent plus tard une partie du continent américain.

Nous arrivons maintenant à la race Toltèque, ou troisième sous race. Celle-ci atteignit un développement magnifique. Elle régna sur tout le continent de l'Atlantide pendant plusieurs milliers ans, puissant d'une grande puissance et d'un grand pouvoir matériel.

En effet, cette race était si forte et si pleine de vitalité que les croisements qui se produisirent par la suite avec les sous race ne parvint pas à modifier ce son type, qui demeura essentiellement Toltèque de, et après plusieurs centaines de 1000 ans nous retrouvons une des plus anciennes familles de cette race régnant avec splendeur au Mexique et au Pérou, de longs siècles avant que ses descendants dégénérés fussent conquis par les tribus plus cruelles des Aztèques du Nord. Cette race avait aussi le teint rouge brun, mais était plus rouge ou mieux plus cuivrés que les Tlavatlis. Il s'était aussi de haute taille ; celle-ci atteignit environ huit pieds à l'époque de ces développements ; avec le temps elle s'amointrit, comme celle de toutes les races, jusqu'au dimensions qui sont communes à l'homme d'aujourd'hui.

Le type était supérieur à celui des deux sous race précédente ; les traits étaient réguliers, bien marquaient, peut différents de ceux des anciens Grecs.

Le lieu d'origine de sa trace peut-être indiqué, approximativement, par le point qui, sur la première carte, porte le numéro trois. Il était situé près de la côte occidentale de l'Atlantide, vers le 30e degrés de latitude nord ; toutes les contrées avoisinantes s'étendant sur toute la côte occidentale du continent était peuplé par une race Toltèque tout à fait pure. Mais, ainsi que nous le verrons plus loin, en parlant de leur organisation politique, leur territoire s'étendit par la suite sur le continent tout entier ; et ses deux leur grande capitale située sur la côte orientale que les empereurs Toltèque exercé leur autorité presque universelle.

Ces trois premières sous races sont connus sous le nom de « races rouges ». Il n'y eut tout d'abord aucun mélange entre elles et les quatre races qui suivirent.

Ces quatre sous races, bien que très différentes les unes des autres soient appelés race « jaunes » ou cette couleur peut en effet assez bien définir le teint des Touraniens et des Mongols. Les Sémites et aux Akkadiens, ils avaient plutôt le teint blanc.

Les Touraniens, qui forme la quatrième sous race, étaient originaires de la côte orientale du continent, au sud des contrées montagneuses habitées par le peuple Tlavatlis.

Cet endroit est indiqué sur la cartes 1 par le numéro quatre. Les Touraniens étaient des colons venus aux temps les plus que les reculer ; et un grand nombre d'entre eux émigrèrent vers les contrées situées à l'orient de l'Atlantide. Il ne dominèrent jamais sur le continent, bien que quelques-unes de leurs tribus et quelques familles de cette trace soient devenues très puissantes.

Les grandes régions centrales du continent situé à l'ouest et au sud de la contrée montagneuse habitée par les Tlavatlis n'était pas leur domaine exclusif, car il partageait ces contrées avec les Toltèques.

On parlera plus des curieux essais politiques et sociaux tentés par sa trace.

En ce qui concerne la race sémite primitive ou cinquième sous race, les ethnologues ont été quelque peu déconcerté, ce qui est très compréhensible étant donné la complète insuffisance des dates sur lequel ils se basent. Cette sous race était originaire de la contrée montagneuse qui formait la partie méridionale des deux presqu'îles le nord est, et qui, ainsi que nous l'avons vu, est représenté actuellement par l'Écosse, l'Irlande et quelques-unes des mers environnantes. L'endroit est désigné par le numéro cinq sous la carte du nord 1.

Dans cette partie la moins agréable du grand continent, la race développa et fleurit pendant des siècles en maintenant son indépendance contre les rois belliqueux du sud jusqu'au moment où, à son tour elle se répandit au dehors et forma des colonies.

Il ne faut pas oublier que des centaines de Milliers ans s'étaient écoulées pendant que se développait la puissance des sémites et que l'époque indiquée par la deuxième carte avait été atteinte. C'était une race inquiète et turbulente, continuellement en guerre avec ses voisins, et surtout avec la puissance alors grandissante des Akkadiens.

Le lieu d'origine des Akkadiens ou de la sixième sous race est indiqué sur la carte numéro (par le numéro six), car cette trace n'apparut qu'après la grande catastrophe d'il y a 800 000 ans. Elle prit naissance dans une contrée à l'est de l'Atlantide située à peu près au centre de la grande presqu'île,

donc l'extrémité sud-est s'étendait vers l'ancien continent. L'endroit peut être placé approximativement entre le 42e degrés de latitude nord et le 10° degrés de longitude Est. Cependant il ne confinèrent pas longtemps dans leur pays d'origine ; ils envahirent le continent de l'Atlantide, alors déjà diminué. Ils livrèrent plusieurs batailles aux sémites sur terre et sur mer et des flottes considérables ont été détruits de part et d'autre. Enfin, il y a 100 000 ans, les sémites furent complètement vaincus et une dynastie akkadienne installée dans l'ancienne capitale sémite régna avec sagesse sur la contrée pendant plusieurs centaines d'années. Ce fut un grand peuple commerçant, navigateur et colonisateur ; il établit plusieurs centres de communication avec les pays éloignés.

La race Mongolienne, ou cinquième sous race, paraît avoir été la seule qui n'eut aucune relation avec le continent primitif. Originaire des plaines de la Tartarie (indiqués sur la deuxième carte dans le numéro sept), placé environ entre le 63e degrés de latitude nord et des 140e degrés de longitudes est, cette race descendit directement de la race touranienne qu'elle remplaça graduellement dans la plus grande partie de l'Asie. Cette sous race multiplia énormément ; de même de nos jours, la majorité des hommes qui peuplent la terre s'y rattache, bien que plusieurs de ses branches soient si profondément colorées par le sang des races primitives qu'on peut à peine de distinguer entre elles.

Dans un aperçu aussi sommaire que celui-ci, il est impossible d'expliquer comment chaque sous race dans la suite s'est subdivisée en plusieurs nations, aucune de ces dernières ayant son type et ses caractéristiques.

CHAPITRE V

INSTITUTIONS POLITIQUES

Tout ce que l'on peut essayer de faire ici, c'est d'esquisser à grands traits des institutions politiques diverses qui marquèrent les grandes époques de la race. - Tout en reconnaissant que chaque sous race, de même que chaque race racine, est destinée à atteindre, sous certains aspects, un niveau plus élevé que la race qu'il a précédée, il faut observer que la nature cyclique qui préside à tout développement conduit chaque race, de même que chaque homme, à travers les phases diverses de l'enfance, de la jeunesse et de l'âge mûr pour la ramener à l'enfance de la vieillesse. On entend nécessairement par évolution le progrès final ; cependant le retour en arrière de la spirale ascendante semble présenter la marche de l'histoire politique et religieuse des peuples, non seulement comme orienté vers le développement et le progrès, mais aussi vers le retour en arrière et la décadence.

C'est pourquoi, en constatant que la première sous race développa sous les auspices du gouvernement le plus parfait que l'on puisse concevoir, on doit comprendre que cela lui fut donné à cause des besoins de son assurance, et que ce ne fut pas là le résultat des expériences de l'âge mûr. Car les Rmoahas étaient incapables de ne développer aucun plan de gouvernement stable ; ils n'atteignirent jamais non plus un point de développement aussi élevé que la sixième et la septième sous race des lémuriens. Mais le Manou qui avait effectué la sélection, et qui s'était incarnée dans la race, la dirigée comme un roi ; et, lorsqu'il ne prenait plus une part visible dans le gouvernement de la race, des Adeptes ou Instructeurs divins étaient envoyés vers la communauté naissante, lorsque cela était nécessaire.

Ainsi que les étudiants de la théosophie le savent, notre humanité n'avait pas alors atteint le degré de développement auquel correspond l'apparition des Adeptes complètement initiés. Aussi les instructeurs mentionnés plus hauts, y compris le Manou lui-même, étaient-ils nécessairement le produit de l'évolution d'autres systèmes planétaires. - Les Tlavatlis manifestèrent quelques signes de progrès dans l'art de gouverner.

Leurs différentes tribus aux nations furent généralement gouvernées par des chefs ou des rois qui est élus par la voie du peuple. De cette manière naturellement, les individus les plus puissants et les plus

grands guerriers furent élus. Un empire considérable fut établi éventuellement parmi eux ; un roi en devint le chef nominal, mais sa souveraineté était plutôt une autorité titulaire qu'une autorité effective.

Ce fut la race Toltèque qui développa la plus haute civilisation et qui organisa le plus puissant de tous les empires parmi les peuples de l'Atlantide ; c'est alors que fut établi pour la première fois le principe de la succession héréditaire.

Cette race était tout d'abord divisée en grand nombre de petit royaume indépendant, constamment en guerre les uns contre les autres et s'unissant seulement dans leur lutte contre la Lémurio-Rmoahas du sud. Ceux-ci furent graduellement conquis et plusieurs de leurs tribus furent réduites en esclavage. Cependant, il y a un million d'années environ, ces royaumes séparés se réunir en une seule grande fédération à la tête de laquelle se trouvait un empereur. Cela ne fut amené sans doute qu'à la suite de longue guerre ; mais il s'ensuivit une ère de paix et de prospérité pour la race.

Il faut rappeler qu'à cette époque la plupart des hommes possédaient encore des facultés psychiques, et que les plus avancés d'entre eux avaient été soumis à l'entraînement et à l'enseignement des écoles occultes ; et savait atteint des degrés divers d'initiation ; quelques-uns mêmes étaient parvenus à l'Adepta. C'est ainsi que le second empereur était un Adepte, et que pendant plusieurs milliers d'années la dynastie divine dirigea non seulement tous les royaumes de l'Atlantide, mais encore ceux des îles situées à l'ouest, de même que ce qui s'étaient formées dans la partie méridionale du pays voisin situé vers l'Orient. Lorsque cela était reconnu nécessaire, la dynastie se recrutait dans la loge des Initiés, mais généralement le pouvoir se transmettait de père en fils ; car tous étaient plus ou moins qualifiés pour le recevoir ; le fils recevait quelquefois même un degré supérieur des mains de son père.

Pendant toute cette époque, les instructeurs initiés entretenaient des relations avec leur hiérarchie occultes qui gouverne le monde, se soumettait à ses lois et agissait conformément à ses plans. Le gouvernement était juste et bienfaisant ; les arts et les sciences étaient cultivés ; - et ceux qui travaillaient dans ces voies, guidés comme ils étaient par la connaissance occultes, atteignirent, à la vérité, des résultats prodigieux. La croyance religieuse et les rites étaient relativement purs ; en somme la civilisation de l'Atlantide avait atteint en ce temps-là son point culminant.

Après environ 100 000 ans de cet âge d'or, la dégénérescence et la décadence de la race se manifestèrent. Plusieurs des rois tributaires et une grande partie des prêtres et du peuple cessèrent d'employer leurs facultés et leurs pouvoirs selon les lois instituées par leurs divins instructeurs, dont ils négligèrent les conseils et les enseignements. Leurs relations avec la hiérarchie occulte furent brisées. Les intérêts personnels, la soif des richesses et de l'autorité, l'humiliation et la ruine de leurs ennemis devinrent de plus en plus le but vers lequel furent dirigés leurs pouvoirs occultes ; ceux-ci, détournés de leur adaptation légitime, et pratiqués dans des vues égoïstes et malveillantes, devinrent inévitablement ce que nous appelons la sorcellerie.

Considérons un instant de la signification réelle de ce mot de *sorcellerie* qui, durant des siècles de superstition et d'ignorance, a été accueilli, d'une part, avec crédibilité, de l'autre, avec dédain ; voyons aussi de quels terribles effets la pratique de la sorcellerie est suivie.

Grâce en partie à leurs facultés psychiques qui n'étaient pas encore étouffées par la matérialise vers lequel la race s'achemina plus tard, et en partie à l'acquisition de notions scientifiques dont le développement marqua l'apogée de la civilisation attend tiennent, les membres les plus intelligents et les plus énergétiques de la race obtint graduellement la connaissance des lois de la nature et ils acquirent un contrôle de plus en plus parfait et sur ses forces cachées.

La profanation de cette connaissance et son emploi dans un but égoïste constitue ce qu'on appelle la sorcellerie. Les effets terribles d'une pareille profanation se montrèrent dans les catastrophes épouvantables qui atteignirent cette race. Car, dès que les pratiques de la magie noire eurent pris naissance, elle s'étendirent tout alentour. La direction spirituelle supérieure ayant ainsi été retiré, le principe Karmique le, qui étant le quatrième, atteignit naturellement son zénith pendant la durée de la quatrième race, s'affirma de plus en plus dans l'humanité. La luxure, la brutalité, la férocité allait en augmentant et la nature animale de l'homme se manifestait de la manière le plus dégradante. Depuis les temps les plus reculés, une question de morale divisée la race atlantéenne en deux camps hostiles ; ce qui avait commencé à l'époque Rmoahal s'accroître de plus en plus dans l'ère toltèque. La bataille d'armagédon fut livrée plusieurs fois à chaque époque de l'histoire.

Ne voulant plus se soumettre au sage gouvernement des empereurs initiés, les partisans de la « magie noire » se révoltèrent et élevèrent au pouvoir un empereur rival ; celui-ci, après deux grandes lutte et

de grandes batailles, chassa à l'empereur blanc hors de sa capitale appelée « la ville porte d'or » il remplaça sur le trône.

L'empereur blanc chassé vers le nord s'installa de nouveau dans une ville fondée par les Tlavatlis ; cette ville se situait dans la partie méridionale du district Montagneux, était alors le siège d'une des royautés tributaires Toltèques.

Le roi accueillit joyeusement l'empereur blanc et mis la ville à sa disposition.

Plusieurs autres rois tributaires lui demeurèrent également fidèles ; mais la plupart firent acte de soumission au nouvel empereur qui régnait dans l'ancienne capitale. Ceux-ci, cependant, ne demeurèrent pas longtemps fidèle.

Il manifestèrent constamment des velléités indépendantes ; des batailles continuelles étaient livrées dans différentes parties de l'empire, et pour augmenter les pouvoirs de destruction que possédaient les armées, on eut largement recours à la pratique de la sorcellerie.

Ces événements se passèrent 50 000 ans environ avant la première grande catastrophe.

À partir de cette époque, les choses allèrent toujours plus mal. Les sorciers usaient de leurs pouvoirs avec témérité et le nombre des personnes capables d'acquiescer et de pratiquer cette terrible magie noire allait toujours en augmentant.

C'est alors que survint le terrible châtement qui firent périr des millions et des millions d'hommes. La grande « cité aux portes d'or » était devenue à cette époque un repaire d'iniquités. Elle fut balayée par les vagues, ces habitants furent engloutis, tandis que l'empereur noir et sa dynastie fut renversée pour ne plus jamais se relever.

L'empereur du nord de même que les prêtres initiés dans tout le continent avaient été prévenus du désastre qui menaçait le pays ; on verra dans les pages suivantes l'exposer des nombreuses mutations qui précèdent cette catastrophe ainsi que celles qui suivirent plus tard ; ces émigrations ont été conduites par les prêtres.

Le continent fut donc affreusement dévastée. Mais la totalité du territoire submergé ne représenta pas tout le dommage occasionné, car des marées périodiques balayèrent de grands espaces, laissant après elles de vastes marécages désolés. Des contrées entières devinrent stériles et demeurèrent incultes et désertes pendant plusieurs générations.

La population qui survécut reçut encore de sévères avertissements. On les respecta quelque temps la sorcellerie fut beaucoup moins pratiquée. Une période assez longue s'écoula avant qu'un gouvernement puissant soit établi. Une telle dynastie de sorciers s'empara un instant du trône dans la « cité aux portes d'or ».

Aucune puissance Toltèque ne dirigea les peuples à l'époque indiquée par la seconde carte. Il y avait encore de nombreuse population Toltèque, mais la race pure avait disparu du continent primitif.

Cependant, sur l'île de Routa, à l'époque qui correspond à la troisième carte, une dynastie Toltèque se leva au pouvoir et gouverna - à l'aide de ses rois tributaires - une grande partie de l'île. Cette dynastie s'adonnait à la magie noire, qui se développa de plus en plus pendant les quatre périodes, jusqu'à ce que, enfin, elle amena une catastrophe inévitable, qui dans une grande mesure, purifia le monde de ce mal monstrueux. Il importe de bien comprendre que, jusqu'à la fin, jusqu'à la disparition de Poséïdonis, un empereur ou roi initié - ou tout au moins l'un de ceux qui suivaient la « bonne loi » - garde le pouvoir dans quelques parties du continent, agissant sous la direction de la hiérarchie occultes, réprimant, lorsque cela était possible, l'action des mauvais sorciers et guidant et instruisant la petite minorité disposée encore à mener une vie pure et est salubre. Plus tard, cet empereur « blanc » fut généralement élu par les prêtres, c'est-à-dire par la poignée d'hommes qui suivaient « la bonne loi ».

Il ne reste que peu à dire sur les toltèques. Dans l'île de Poséïdonis, la population était plus ou moins mélangée. Deux royaumes et une petite république située à l'ouest de se partageaient l'île. La partie septentrionale était gouvernée par un roi initié, tandis que le sud le principe héréditaire avait fait place à l'élection par le peuple. Les races dynastiques disparaissaient, mais des rois d'origine Toltèque s'emparaient parfois du pouvoir dans le nord, ainsi bien qu'au midi ; le royaume du nord étant constamment amoindri au bénéfice de son rival du Sud, et son territoire insensiblement annexé.

Après avoir traité assez longuement de l'état des choses sur la race Toltèque, nous ne nous arrêterons pas longtemps principales caractéristiques politiques et quatre sous race qui suivirent ; Car aucune d'elle n'atteignit le degré de civilisations auxquels parvinrent les toltèques la dégénérescence de la race commencer en effet à apparaître. Il semble que les tendances de la race touranienne l'ait portée à

développer une sorte de système féodal. Chaque chef d'exercer le pouvoir suprême sous son propre territoire et le roi n'était que le *primus inter pares*. Les chefs qui formaient le conseil massacraient parfois leur roi pour mettre sa place un de leurs. C'était une race turbulente et indisciplinée, en même temps que brutale et cruelle ; le fait que des régiments de femmes prirent part à la guerre à certaines périodes de leur histoire caractérisent leur état de barbarie.

Mais l'expérience la plus intéressante faite par cette race au point de vue social, expérience qui, en dépit de son origine politique, trouverait plus naturellement sa place sous la rubrique « moeurs et coutumes », est le fait le plus curieux qui se rencontre dans leurs annales. Étant toujours battu dans leur quête avec les Toltèques, leurs voisins, qui les surpasser en nombre, et Désireux, avant tout, de voir augmenter leur population, les touraniens édictèrent une loi, d'après laquelle tout homme était délivré de l'obligation d'entretenir sa famille. L'état prenait les enfants à charge et ceci était regardée comme lui appartenant. Cette loi eut pour résultat de remonter le nombre des naissances parmi les touraniens et l'on commença à s'écarter du mariage ; puis les liens de la famille disparurent naturellement, de même que l'affection des parents. Enfin, ayant reconnu que ce système était une erreur, on l'abandonna. D'autres recherches vers des solutions sociales aux problèmes économiques qui nous préoccupent encore aujourd'hui furent tentées et abandonnées par cette race. Les Sémite primitif, race querelleuse, maraudeuse et énergique, tendirent toujours vers une forme de gouvernement patriarcale. Leurs colons, qui généralement gardaient un genre de vie normale, formèrent un empire considérable et possédèrent la grande « ville aux portes d'or », vers l'époque indiquée par la seconde carte. Cependant, ainsi que nous l'avons vu à la fin ils durent, néanmoins, reculer devant le pouvoir croissant des akkadiens

à l'époque qui correspond à la troisième carte, il y a environ 100 000 ans, les akkadiens renversèrent définitivement le pouvoir des sémite. Cette sixième sous race fut beaucoup plus policier que celles qui l'avaient précédée. Commerçants et marins, ces peuples formèrent des communautés stables et adoptèrent naturellement une forme de gouvernement oligarchique.

Un très particulier, dont Sparte offre seul un exemple dans les temps modernes, est le système de gouvernement qu'ils adoptèrent parfois où deux rois réunis dans une seule ville. L'observation des étoiles - provenant sans doute de leur goût pour les expéditions maritimes - devint leur occupation favorite. Aussi cette race fut-elle de grands progrès en astronomie et en astrologie.

Le peuple mongol fut supérieur à ses prédécesseurs immédiats, les touraniens brutaux. Mais dans les vastes steppes de la Sibérie orientale, ils n'eurent jamais aucune relation avec le continent primitif ; sous l'influence du milieu, ils devinrent nomade. Plus développés, sous le rapport psychique et religieux, que les touraniens dont il descendait, la forme de gouvernement à laquelle ils aspirèrent exigeait comme base un chef suprême, qui soit tout à la fois le maître du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel.

CHAPITRE VI

EMIGRATIONS

Trois causes contribuèrent à produire des immigrations. La race touranienne, ainsi que nous l'avons vu, fut dès le début poussé par le désir de coloniser, et coloniser sur une échelle considérable. Les sémite et les akkadiens fut aussi, à un certain degré, une race colonisatrice.

Avec le temps, la population augmentera de plus en plus, la nécessité obligea les moins favorisés de chaque race à chercher les moyens d'existence dans des contrées habitées par une population moins dense. Car il faut se rappeler que, lorsque les atlantes atteignirent leur zénith pendant l'ère Toltèque, la proportion de la population par mètre carré sur le continent de l'Atlantide égalait probablement, si

même elle ne les dépassait pas, celle de la population de l'Angleterre et de la Belgique actuelle.

Il est certain, en tous cas, que les contrées propres à la colonisation étaient beaucoup plus vastes qu'elle ne le sont de notre temps ; tandis que le total de la population, qui de nos jours, ne dépasse pas de 12 à 1500 millions, atteignait alors le chiffre considérable de 2 mille millions.

Il y eut enfin des émigrations dirigées par des prêtres et qui précédaient chaque catastrophe. En dehors des quatre catastrophes principales mentionnés plus haut, il y eut encore un grand nombre. Les rois initiés et des prêtres qui suivaient « la bonne loi » étaient informés à l'avance des calamités qui menaçaient le pays. Ainsi chacun d'eux fut comme le centre des avertissements prophétiques et il devint finalement le chef d'un groupe de colons. Il faut remarquer ici que, dans les derniers temps, les chefs de la contrée devinrent hostiles aux émigrations dirigées par des prêtres, car ces émigrations avaient pour conséquence l'appauvrissement et la dépopulation du royaume.

Les immigrants furent alors souvent obligés de s'embarquer secrètement pendant la nuit.

En retraçant rapidement les courants d'immigration suivie par chacune des sous races, nous parviendrons nécessairement jusqu'aux contrées que leurs descendants respectifs occupent de nos jours.

Pour les premières émigrations, nous devons revenir aux temps des Rmoahals. Il ne faut pas oublier que seuls ceux qui habitaient les contrées du Nord-Est s'étaient préservés de tout croisement avec d'autres races. Traqués sur les côtes méridionales et chassés vers le nord par les guerriers Tlavatlis, les Rmoahals commencèrent d'envahir la contrée voisine à l'est, se dirigeant vers le promontoire de Groenland. À l'époque indiquée sur la deuxième carte, il existait plus de Rmoahals purs sur le continent primitif, considérablement diminué ; mais le promontoire septentrional du continent, qui maintenant apparaissait à l'Ouest, fut occupé par eux, de même que le cap de Groenland déjà mentionné les côtes occidentales de la grande île scandinave. Il y avait aussi une colonie dans la contrée située au nord de la mer centrale d'Asie.

La Bretagne et la Picardie formaient alors une partie de l'île scandinave ; plus tard l'île elle-même, à l'époque indiquée par la troisième carte, fut réunie au continent de l'Europe en formation.

C'est en France qu'on a retrouvé les restes de cette race dans les couches quaternaire ; et le spécimen de brachycéphales ou tête ronde, connue sous le nom de « l'homme de Furfooz », peut être considérée comme le type moyen de la race au moment de sa décadence.

Obligés plusieurs fois de redescendre vers le sud par les rigueurs d'une époque glaciaire, repoussés souvent de nouveaux vers le nord par leurs puissants voisins, les représentants disséminés et dégradés de cette race se retrouvent de nos jours dans les Lapons contemporains, quoique ceux-ci ne soient plus de race pure. Et ainsi, ces représentants pâles et dégénérés de l'humanité sont les descendants directs de cette race noire de géant qui apparut dans les contrées équatoriales de la Lémurie, il y a quelque chose comme 5 millions d'années.

Les colons Tlavatlis paraissent s'être répandus de toutes parts. À l'époque indiquée par la deuxième carte, leurs descendants étaient établis sur les côtes occidentales (Californie) du continent américain, alors en formation, en même temps que sur les côtes de l'extrême sud (Rio de Janeiro). Nous les trouvons aussi fixés sur les côtes orientales de la Scandinavie, tandis qu'un grand nombre d'entre eux traversaient l'océan, contournaient l'Afrique et atteignaient les Indes. Là, s'étant mêlés à la population indigène, les Lémuriens, ils formèrent la race dravidiennne. Plus tard, celle-ci se mêla à la race Aryenne ou cinquième race ; ces croisements ont produit le type que l'on retrouve aux Indes de nos jours.

Nous avons ici un parfait exemple de la difficulté que l'on rencontre lorsqu'il s'agit de déterminer les races en se basant uniquement sur les apparences physiques ; car il est très possible que « des égos » de la cinquième race s'incarnent parmi les brahmanes, pendant que des égos de la quatrième race forment les castes inférieures et que quelques égos retardataires, appartenant à la troisième race, descendent parmi les tribus montagnardes.

À l'époque indiquée par la quatrième carte, nous trouvons un peuple tlavatl occupant la partie méridionale de l'Amérique du sud ; d'où on peut apparemment conclure que les Pantagons eurent pour ancêtres éloignés des Tlavatlis.

Les restes de cette race ont été, comme ceux de la race rmoahale, retrouvés dans les couches quaternaire de l'Europe centrale ; et « l'homme de Cro-Magnon » dolichocéphales (les étudiants en géologie et en paléontologie savent que ces séances qu'en cite « l'homme de Cro-Magnon » comme antérieure à « l'homme de Furfooz ». (Étant donné que les deux races existaient simultanément pendant de longues

périodes, il est très possible que le squelette du « Cro-Magnon », quoique appartenant à la seconde race, ait été déposé dans les couches quaternaires plusieurs milliers d'années avant la naissance de « l'homme de Furfooz » lui-même.), peut être considéré comme le type moyen de la race au moment de sa décadence ; tandis que « les habitants lacustres » de la Suisse représentent une couche plus primitive et d'un sang moins pure. C'est parmi les tribus peaux rouges dispersées en Amérique du Sud que l'on peut aujourd'hui retrouver le type le plus pur de la race tlavatli.

Les Birmaniens et les Siamois ont aussi du sang Tlavatli dans les veines, mais chez eux c'est le sang aryen qui domine par suite d'un croisement avec l'une des sous races aryennes les plus développées.

Nous arrivons maintenant aux Toltèques.

Leurs émigrations se dirigeaient principalement vers l'Occident ; et à l'époque indiquée par la seconde carte, les côtes américaines avoisinantes étaient peuplées par une race de Toltèque pur ; la plupart de ceux qui étaient restés sur le continent mère se mêlant au contraire aux autres races.

Ce fut sur les continents Nord et du sud de l'Amérique, là où des milliers d'années plus tard s'établirent les empires du Mexique et du Pérou, que la race Toltèque se répandit. La puissance de ces empires et reconnue par l'histoire, ou tout au moins par la tradition que viennent corroborer les magnifiques vestiges architecturaux.

Il faut remarquer ici que malgré la puissance et l'importance atteintes par l'empire du Mexique et conservé pendant de longs siècles, malgré le développement auquel il était arrivé en tous ceux qui de nos jours encore caractérisent une grande civilisation, cet empire ne parvint jamais à égaler celui des Péruviens alors que ces peuples étaient sous la domination des Incas, il y a environ 14.000 ans. Car, en ce qui concerne le bien-être du peuple, l'administration de la justice, l'action protectrice du gouvernement, l'équitable répartition des terres de même que la pureté et la religiosité de ces habitants, l'état du Pérou, à cette époque, peut être regardé comme le reflet affaibli de l'âge d'or des Toltèques sur le continent primitif d'Atlantide.

Le peau-rouge du nord et du sud de l'Amérique est aujourd'hui le seul représentant du peuple Toltèque, sans que l'on puisse naturellement le comparer au spécimen supérieur qui formaient la race au moment de son plus beau développement.

Parlons maintenant de l'Égypte dans l'histoire primitive pourrait se trouver tout pratiquement éclairé par l'étude ces temps reculés.

Bien que son premier établissement dans cette contrée ne puisse être considéré absolument comme une véritable colonisation, ce fut cependant la race que la race Toltèque qui fournit à ce pays le plus grand contingent d'émigrants, destiné à se mêler au peuple autochtone et à le dominer.

Une grande Loge d'initiés fut tout d'abord transféré en Égypte, il y a environ 400 000 ans. L'âge d'or des Toltèques avait depuis longtemps disparu, et la première grande catastrophe s'était déjà produite. La dégradation morale du peuple et la pratique de la « magie noire » s'étendaient de plus en plus. La Loge blanche exigeait un entourage plus pur de.

Or, l'Égypte se trouvait être alors une terre isolée, très peu peuplées; et c'est pour cette raison que fut choisie.

La Loge des initiés put ainsi poursuivre ses travaux pendant de 100 000 ans à peu près sans être troublée par les influences contraires.

Il y a 200 000 ans environ, lorsque le temps en fut reconnu le favorable, la Loge occulte fonda à même un empire sur lequel régna la première « dynastie divine » de l'Égypte et commença d'instruire un peuple.

À ce moment arriva de l'Atlantide le premier grand détachement de Colons, et pendant la période de 10 000 ans qui s'étendit jusqu'à la seconde catastrophe, les deux grandes pyramides de Gizeh furent construites, en partie pour fournir des salles d'initiation spéciales, en partie pour servir de lieu secret où serait conservé quelque puissant talisman de domination pendant les cataclysmes cosmiques que les initiés prévoyaient. La carte n° 3 nous montre l'Égypte submergée. Cette contrée demeura sous l'eau pendant un temps considérable.

Lorsqu'elle réapparut, elle fut peuplée par les descendants de ces anciens habitants qui s'étaient retirés sur les montagnes de l'Abyssinie (indiquée sur la carte de N° 3, comme une île) ; elle fut aussi par de nouveaux colons atlantes, venu de tous les coins du monde. De plus, une émigration considérable d'Akkadiens contribua à modifier le type égyptien. À ce moment s'ouvre l'époque de la seconde « dynastie divine » de l'Égypte ; des Adeptes initiés dirigent encore la contrée.

La catastrophe qui eut lieu il y a environ 80 000 ans eut pour conséquence une seconde subversion du pays ; mais elle ne fut pas de longue durée.

Quand l'eau se retira, la troisième « dynastie divine », mentionnée par Manéthon, vint au pouvoir et ce fut sur le règne des premiers rois de cette dynastie que fut construit le grand temple de Karnak ainsi que plusieurs autres édifices dont retrouve encore aujourd'hui les restes. En effet, à l'exception des deux pyramides, aucune construction de l'Égypte n'est antérieure à la catastrophe qui s'est produite, il y a 80 000 ans.

La submersion finale de Poséïdonis entraîna aussi une inondation de l'Égypte, mais ce ne fut là encore qu'une catastrophe momentanée ; seulement elle mit fin aux dynasties divines, car la Loge des initiés transféra à son siège dans d'autres contrées.

Différentes questions, qui n'ont pu être abordées dans cet ouvrage, ont déjà été traitées dans la *transaction of the Lodon Lodge* sous le titre : « les pyramides et Stonehenge ».

Les touraniens, qui à l'époque indiquée par la première carte, avaient colonisé les parties septentrionales de la contrée située immédiatement à l'orient de l'Atlantide, occupèrent vers l'époque indiquée par la seconde carte, les côtes méridionales de cette contrée (c'est-à-dire le Maroc et l'Algérie actuelle).

Nous les trouvons encore se dirigeant vers l'orient, et les côtes orientales et occidentales de la mer centrale d'Asie furent peuplées par eux. Quelques-uns se dirigèrent finalement beaucoup plus loin vers l'est et le type le plus rapproché de cette trace se retrouvons aujourd'hui dans le centre de la Chine. Un étrange jeu du destin doit être mentionné ici relativement à leurs branches occidentales.

Par un bizarre caprice de la destinée, les touraniens, dominé à travers les âges par leur plus puissant voisin Toltèque, furent appelés à conquérir et à prendre la place du dernier grand empire fondé par ces derniers. Ce fut en effet une petite branche du tronc touranien qui transforma la civilisation des Aztèques en touraniens de race pure, mais brutaux et arriérés.

Les émigrations de la race sémite furent de deux sortes : il y eut les émigrations provoquées par les tendances naturelles de la race et il y a eut ensuite les émigrations particulières effectuées sous la direction spéciale du Manou ; car, bien que cela puisse paraître étrange, ce ne fut pas parmi les Toltèques, mais bien dans cette sous race turbulente et indisciplinée des sémites, que fut choisi le noyau destiné à former de notre grande cinquième race, ou race aryenne. Il faut sans doute en chercher la raison dans la caractéristique manasique qui s'attache au chiffre cinq. La sous race qui correspond à ce nombre devrait inéluctablement développer des forces cérébrales et intellectuelles aux dépens de ses forces psychiques de perception ; tandis que le même développement de l'intelligence est - dans une mesure beaucoup plus étendue - la gloire et le but de la cinquième race racine.

Examinons tout d'abord les émigrations naturelles.

Nous trouvons qu'à l'époque indiquée par la deuxième carte, les sémites, se séparant des nations puissantes installées sur le continent mère, s'étaient dispersés à l'Ouest et à l'est : à l'Ouest vers les contrées qui forment aujourd'hui les États-Unis ; cela explique la présence du type sémites chez quelques Indiens d'Amérique ; et à l'orient vers les côtes septentrionales du continent voisin, qui comprenait tout ce qui existait alors de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Le type des anciens Égyptiens, ainsi que celui des nations voisines, fut quelque peu modifié par le mélange du sang sémites ; et de nos jours, à l'exception des juifs, les Kabyles au teint clair qui habitent les montagnes de l'Algérie sont les derniers représentants d'une races relativement pure.

Les tribus provenant de la séparation opérée par le Manou pour former une nouvelle race racine se frayèrent un chemin vers les côtes méridionales de la mer centrale d'Asie ; c'est là que fut fondé le premier grand empire aryen. Lorsque les travaux de la *London Lodge*, concernant l'origine d'une race racine seront terminés, on comprendra que les peuples que nous appelons sémites sont véritablement aryen, quant au sang. On comprendra aussi le sens de cette prétention des hébreux à être considéré comme « un peuple élu ». On peut poser en faits qu'il constitue un lien anormal est peu naturel entre la quatrième race racines et la cinquième. Nous

Bien qu'ils soient devenus plus tard les dominateurs sur le continent primitif de Atlantide, les Akkadiens ainsi que nous l'avons vu, apparurent à l'époque indiquée par la seconde carte, sur le continent voisin, c'est-à-dire sur le continent qui se trouvait à la place occupée aujourd'hui par le bassin de la Méditerranée ; l'île de Sardaigne actuelle étant leur principal habitat.

Ils rayonnèrent de là vers l'orient, occupèrent ce qui devint les échelles du levant et arrivèrent

jusqu'en percée en Arabie.

Ainsi que nous l'avons vu, ils contribuèrent aussi à peupler l'Égypte. Les premiers Etrusques, les Phéniciens, y compris les Carthaginois et les suméro-akkadiens, étaient des branches de cette race, et les Basques d'aujourd'hui ont probablement beaucoup de sang akkadien dans les veines.

Il est nécessaire de mentionner ici les habitants primitifs de notre île « l'Angleterre » ; car c'est au début de l'époque akkadienne, il y a environ 100 000 ans, que Stonehenge fut fondé par une colonie d'initiés qui débarquent sur ses côtes, c'est-à-dire sur les rivages de la partie scandinave d'Europe, ainsi que cela est indiqué par la carte n° 3.

Les prêtres initiés et ce qui les accompagnaient paraissent avoir appartenu à une branche primitive de la race akkadienne ; ils étaient plus grands, plus blancs que les autochtones ; leur tête était plus allongée que chez ces derniers ; ceux-ci formaient une race très mélangée, composée des principaux descendants dégénérés des Rmoahals, ainsi que le verront ceux qui liront les travaux de la *London lodge*, concernant les « pyramides et Stonehenge », la rude simplicité qui régnait à Stonehenge était une protestation contre l'ornementation extravagante et la décoration exagérée des temples de l'Atlantide, dont les habitants professaient le culte dégradant de leur propre image.

Les mongoliens, comme nous l'avons vu, n'eurent jamais de rapports avec le continent primitif. Originaire des grandes plaines de la Tartarie, leurs émigrations se trouvaient un champ assez vaste dans l'intérieur même de cette contrée.

Mais plus d'une tribu de race mongole a passé du nord de l'Asie en Amérique, à travers le détroit de Béring ; et la dernière de ces émigrations - celle des Kittant, il y a environ 1300 ans - a laissé des traces que des savants occidentaux ont pu retrouver. La présence du sang mongole dans certaines tribus des Indiens de l'Amérique du nord a aussi été reconnue par différents ethnologues. Les Hongrois et les Malais sont considérés comme provenant d'un rameau de cette race ; les premiers furent relevés par leurs croisements avec les aryens, tandis que d'autre part les seconds étaient dégradés par leur croisement avec la race épuisée des lémuriens. Il est intéressant de constater que, chez les mongoles, la dernière famille de cette race est encore en pleine force. - elle n'a même pas encore en fait atteint le zénith de son développement ; la nation japonaise n'a pas encore terminé le cycle de son existence.

CHAPITRE VII

SCIENCES ET ARTS

Il faut reconnaître, tout d'abord, que notre propre race aryenne a atteint des résultats beaucoup plus considérables, sous tous les rapports, que ceux qu'atteignirent les Atlantéens.

Mais, là même où il ne s'élevèrent pas jusqu'à notre niveau de civilisation, l'étude de ce qu'ils tentèrent est intéressante comme représentant à l'esprit l'ensemble des points culminants atteints à cette époque reculée. D'autre part, le caractère de leurs acquisitions dans le domaine des sciences - par lesquelles ils surpassèrent nos connaissances actuelles - et si surprenant, qu'un sentiment d'étonnement saisit l'étudiant en présence d'un développement de civilisation si inégale dans ces manifestations.

Les arts et les sciences cultivées par les deux premières races étaient naturellement très imparfaites ; et nous n'avons pas l'intention de suivre le progrès atteint par chaque race en particulier.

L'histoire de la race Atlantéenne, de même que celle de la race aryenne, est traversée par des époques de progrès auquel succède des époques de décadence. Le développement artistique et scientifique disparaissait complètement pendant certaines périodes, lesquels étaient suivis par une ère de civilisation très élevée. Les remarques qui vont suivre ce rapport seront naturellement à ces dernières périodes, parmi lesquels la grande époque que des Toltèques tient la première place.

L'architecture, la sculpture, la peinture et la musique étaient cultivées dans l'Atlantide. La musique,

même aux meilleures époques, n'était que très imparfaite, et les instruments employés, de forme tout à fait primitive. Toutes les races aimaient les couleurs brillantes, et leurs maisons étaient décorés de ton éclatant ; mais l'art de la peinture ne fut jamais développé, bien que, durant les dernières périodes, un genre de dessins et de peinture furent enseignée dans les écoles. La sculpture, au contraire, enseignée dans les écoles, étaient assidûment cultivées ; elle atteignit un degré de perfection très grand. Comme nous le verrons plus tard, au chapitre de la « religion » chaque personne qui en avait le moyen avait coutume de placer son image dans l'un des temples. Ces images étaient parfois sculptées dans le bois ou dans une pierre dur, pareil au basalte ; mais, chez les riches, la mode se créa de faire couler leur statut en l'un des métaux précieux : l'orichalque, l'or ou l'argent. On parvenait, dans ce cas, à obtenir une très grande ressemblance avec l'original.

Parmi les arts, l'architecture était le plus répandu. Les édifices étaient de massives constructions aux proportions gigantesques. Les maisons d'habitation dans les villes, n'étaient pas comme les nôtres, entassés, serrés les uns contre les autres dans des rues ; mais de même que leur maison de campagne, elle s'était entourée de jardin, où séparés par de vastes terrains, et toute formaient des bâtiments isolés.

Les habitations de quelque importance étaient formées de quatre bâtiments entourant une cour centrale, au milieu de laquelle jaillissait une de ses fontaines dont le nombre avait valu à la « Ville aux portes d'or » le surnom de « ville des eaux ». Les marchandises en vente n'étaient jamais exposées dans les rues, comme cela se fait aujourd'hui, et les transactions commerciales n'avaient pas lieu en public, sauf certaine époque, où de grandes foires étaient installées sur les places publiques de la ville. Mais le trait caractéristique de la maison Toltèque est la tour qui s'élevait au coin ou au centre de l'un des bâtiments. Un escalier extérieur, en spirale menée aux étages supérieurs ; la tour est couronnée d'un dôme pointu, - et cette partie supérieure de l'habitation était ordinairement employée comme le laboratoire. Comme il y a été dit plus haut, les maisons étaient peintes de brillantes couleurs. Quelques-unes étaient ornés de sculptures, d'autres de fresques ou de dessins coloriés. Les fenêtres étaient remplies par une substance semblable au verre, mais moins transparente. L'intérieur des maisons ne renfermait pas tous les raffinements que l'on n'y trouve de nos jours, mais la vie il y trahissait une civilisation, dans son genre, très développée.

Les temples étaient formés d'immenses salles qui rassemblaient aux salles gigantesques de l'Égypte, mais construite encore sur une plus large échelle. Les piliers de soutènement étaient généralement carrés, rarement circulaires. Au temps de la décadence, les bas-côtés s'ornèrent de chapelles innombrables, où l'on renfermait les images des habitants les plus considérables.

Ces niches latérales étaient, parfois, suffisamment vaste pour que puisse y évoluer le cortège des prêtres, que des hommes éminents avaient à leur service pour célébrer le culte de leur propre image. - De même que les maisons particulières, les temples n'étaient jamais complets, s'ils n'étaient surmontés de ces tourelles couronnées d'un dôme, et dont les dimensions et les ornements étaient proportionnés à la magnificence de l'habitation qu'elles complétaient ces tours servaient aux observations astronomiques et au culte du soleil.

Les métaux précieux étaient largement employés l'ornementation des temples ; l'intérieur de ces édifices était souvent non seulement incrusté, mais encore recouvert de plaques d'or. L'or et l'argent étaient hautement appréciés ; mais comme nous le verrons plus loin au sujet de leur emploi courant, l'usage qu'ont en faisait était purement artistique et jamais appliqué aux transactions ; car la grande quantité de ces métaux, fabriqués alors par les chimistes, - ou comme nous dirons aujourd'hui, par déjà alchimiste - les avait en quelque sorte déposséder de la qualification de métaux précieux. Cette possibilité de la transmutation des métaux n'était pas universellement connue ; mais elle était cependant si répandue qu'elle avait lieu sur une très vaste échelle. En somme, la production de ces métaux si précieux peut être considérée comme une des entreprises industrielles de ce temps, par lesquelles les alchimistes gagnaient leur vie. L'or était plus apprécié que l'argent et on en fabriquait davantage.

CHAPITRE VIII

EDUCATION

De quelques mots au sujet du langage peuvent servir d'introduction à la question l'enseignement dans les écoles et les collèges de l'Atlantide.

À l'époque indiquée sur la première carte, le Toltèque était la langue universelle, non seulement sur tout le continent, mais aussi dans les îles occidentales et dans la partie orientale du continent qui reconnaissait le pouvoir de l'empereur. Des vestiges des langues Rmoahales et Tlavatlies subsister, il est vrai, dans les parties éloignées du continent, ainsi que de nos jours la langue des Celtes et des Kymris survit en Irlande et dans le pays de Galles.

La langue des Tlavatlis était parlée par les touraniens qui il y introduisirent de telles modifications qu'un langage complètement différent naquit peu à peu, tandis que les Sémites et les Akkadiens, adoptant pour base le Toltèque, le modifièrent différemment, de sorte qu'il se forma deux variétés différentes de cette langue. Et ainsi, aux derniers jours de Poséïdonis, il existait plusieurs langues complètement distinctes - appartenant toutes cependant au type agglutinant, car ce fut seulement à l'époque de la cinquième race que les descendants des sémites et des Akkadiens développèrent le langage à inflexion. Cependant, à travers les siècles, le Toltèque conserva absolument sa pureté ; et cette même langue, qui était parlée dans l'Atlantide autant de sa splendeur, existait encore, avec des altérations insignifiantes, des milliers d'année plus tard, au Mexique et au Pérou.

Les écoles et collèges de l'Atlantide, pendant la grande époque Toltèque, de même qu'à l'époque de civilisation suivante, étaient entretenus par l'état. Bien que tous les enfants durent passer par l'école primaire, l'enseignement, qui leur était donnée ensuite, différait profondément. Les écoles primaires formaient une espèce d'enceintes préparatoires, et ceux qui se distinguaient par des aptitudes particulières étaient admis vers l'âge de 12 ans aux écoles supérieures, comme les enfants des classes dirigeantes, qui se distinguaient naturellement par des capacités plus grandes. La lecture et l'écriture, regardée comme notion préliminaire, étaient tout d'abord enseignés dans les écoles primaires. Mais la lecture et l'écriture n'était pas considérée comme nécessaire pour la grande masse des habitants qui devaient passer leur vie à labourer la terre ou pour les artisans qui pratiquaient des métiers nécessaires à la communauté. C'est pourquoi la majorité des enfants allait aux écoles industrielles plus propres à développer leur disposition particulière. Parmi celles-ci, les écoles d'agriculture occupaient la première place. Quelques parties de la mécanique composée aussi cet enseignement, tandis que dans les districts plus éloignés ou maritimes la chasse et la pêche en formaient la principale partie. De cette manière, les enfants recevaient l'éducation et l'instruction qui était le mieux appropriées.

Les enfants doués de dispositions spéciales, ayant comme nous l'avons vu, appris à lire et écrire, recevaient une indication beaucoup plus soignée. L'étude des propriétés des plantes et de leurs qualités curatives de formait une partie importante des études. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de médecins proprement dit, - chaque homme instruit connaissait plus ou moins la médecine et la manière de guérir par le magnétisme. La chimie, les mathématiques et l'astronomie étaient également enseignées.

Nous avons aussi de nos jours adoptés l'étude de ces sciences ; mais le but principal de l'instructeur était alors le développement des facultés psychiques de l'élève et l'enseignement des forces cachées de la nature.

Les propriétés occultes des plantes, des métaux et des pierres précieuses, de même que les procédés chimiques de la transmutation des métaux entraient que dans le cadre de cet enseignement. Mais avec le temps les collèges de l'Atlantide, destiné à l'enseignement supérieur de la jeunesse, s'occupèrent plus spécialement à développer chez les élèves se pouvoir tout personnel que Bulwer Lytton désigne sous le nom de *Vril*, et donc il a exactement décrit l'action dans son oeuvre *Coming Race*.

Le changement qui se produisit, lorsque commence à la décadence de la race, consiste à en ce que les classes dirigeantes, devenant de plus en plus exclusive, ne permirent plus que les autres enfants soient admis aux concours des autres études, qui seules donnaient de six grands pouvoirs. Les mérites et les attitudes personnelles furent alors encore considérées comme indispensables à l'obtention des degrés

supérieurs de l'instruction.

Dans un empire comme celui des Toltèques, l'agriculture surtout se développa. Non seulement ont forma les agriculteurs dans les écoles spéciales, mais il existait encore des collèges ou les élèves recevaient que les connaissances nécessaires à l'élevage des espèces d'animaux et végétales.

Les lecteurs familiers avec la littérature philosophique savent que le *froment* n'est pas un produit de notre planète. Il fut donné par un Manou qu'il apporta d'un autre globe situé en dehors de notre chaîne planétaire.

Mais l'avoine et quelques-unes de nos céréales sont le résultat de croisement du froment avec quelques herbes poussant naturellement sur le sol. Les expériences qui ont donné ses résultats ont été faites dans les écoles agronomiques de l'Atlantide. Il est évident que ces expériences étaient dues à des connaissances supérieures. Mais le résultat le plus considérable obtenu par l'agriculture atlante fut la transformation du plantain ou bananiers. À l'état sauvage, la banane ressemblait à un melon allongé, presque sans bulbe, mais plein de graines ainsi que le melon, et ce ne fut qu'après de longs siècles, peut-être même après plusieurs milliers d'année, après de nombreuses et minutieuses sélections, que se développa le fruit sans graines que nous connaissons aujourd'hui.

Parmi les animaux domestiques de l'époque Toltèque, il y en avait qui ressemblait à de petits tapirs. Ils se nourrissaient un général de racines et d'un d'herbages ; mais, comme les porcs de nos jours, avec lesquels ils avaient beaucoup de ressemblance, ces animaux n'étaient pas propres et manger tout ce qu'il trouvait.

De grands animaux pareils aux chats et les ancêtres du chien, pareils à des loups, se rencontrer aussi dans le voisinage des habitations.

Les Toltèques paraissent avoir employés comme date de trait des animaux pareils aux chameaux, mais plus petits. Les lamas du Pérou en sont probablement les descendants.

Les ancêtres de l'élan irlandais rodaient en troupeaux sur les pentes des collines, comme de nos jours, en Écosse, le bétail supporte à peine le voisinage de l'homme qui le surveiller et le garde de loin.

Des essais nombreux furent tentés en ce qui concerne l'élevage et le croisement des différentes races animales et, bien que cela puisse paraître étonnant, on employait souvent la chaleur artificielle à l'accélérer le développement des espèces, de manipuler les résultats des croisements puisse être plus facilement constatés. L'emploi de la lumière colorée dans les chambres où ces expériences avaient lieu était préconisé dans le but d'obtenir des résultats différents. Cette action exercée par la volonté humaine sur la transformation des formes animales nous amène à un sujet aussi troublant que mystérieux.

On a mentionné plus haut l'activité déployée par le Manou. C'est de l'esprit du Manou que proviennent de toutes les modifications du type primitif et toutes les potentialités latentes existantes dans toutes formes animées. Pour accomplir dans ces détails le perfectionnement des formes animales, le secours et la coopération de l'homme furent requis.

Les reptiles et les amphibiens qui abondaient alors ayant à-peu-près terminé leur cycle, étaient désormais préparé à évoluer le type oiseau est le type mammifère.

Ces formes étaient donc le matériel originaire mise à disposition de l'homme, et l'argile était prête à adopter la forme que les mains du potier lui pourraient imposer.

C'est surtout sur des animaux d'un ordre intermédiaire que furent faites ces nombreuses expériences mentionnées plus haut, et sans aucun doute, les animaux domestiques tels que le cheval, qui rend aujourd'hui tant de services, sont le résultat de ces essais pour lequel les hommes de ces temps-là coopéraient avec le Maous et ses ministres. Mais cette coopération faite trop tôt interrompue. L'égoïsme reprenant le dessus, la guerre et les discordes mirent fin à l'âge d'or des Toltèques. Lorsque les hommes se mirent à lutter entre eux au lieu de travailler en vue d'un but commun sous la direction de leurs rois initiés aux, les animaux qui par les soins de l'homme, aurait pu atteindre des formes plus harmonieuses, se virent ainsi livrés à leur propre instinct, et suivants naturellement l'exemple de leur maître, ils s'entre-dévorèrent.

Quelques-unes des espèces avaient déjà été dressées est employées pour la chasse ; de façon que, par exemple, ces animaux semblables aux chats, et mentionnées plus haut, devinrent naturellement les ancêtres des léopards et des Jaguars.

Un exemple à l'appui de cette théorie que l'on peut être tenté de considérées comme fantastique, bien que n'élucidant pas la question, pourra tout au moins indiqué le point de vue moral de cette

contribution nouvelle à nos connaissances actuelles concernant les origines et la marche mystérieuse de notre évolution. Le lion, semble-t-il, aurait acquis un naturel plutôt et un aspect moins féroce si les hommes de ce temps-là avaient su achever la tâche commencer par le Manou. Que le lion ait été créé ou non pour être « semblables à agneaux et se nourrir d'herbes comme le bœuf », la pensée du Manou ne sait pas réaliser en lui ; car, suivant cette pensée, ils avaient formé un animal puissant, mais domestiques et aussi intelligent, à l'échine droite et destiné à être pour l'homme le plus puissant animal de trait.

CHAPITRE IX

LA CITE AUX PORTES D'OR

Il faut décrire la « cité aux portes d'or » et ces environs avant d'examiner le système merveilleux à l'aide duquel les habitants étaient pourvus d'eau.

Cette ville, comme nous l'avons vu, étaient situés sur la côte orientale du continent, au bord de la mer et à 15 degrés environ au-dessus de l'équateur. Une contrée magnifiquement boisée, pareils à un parc, entouré la ville. Des villas, résidence des classes riches, étaient disséminées sur un vaste espace alentour. À l'ouest s'étendait une chaîne de montagnes d'où venait l'eau nécessaire à la ville. La cité elle-même était construite sur la pente d'une colline qui s'élevait à 500 mètres au-dessus de la plaine. Au sommet de cette colline se trouvait le palais de l'empereur, entouré de jardins, au centre desquels jaillissait un torrent d'eau jamais tarie, alimentant d'abord le palais et les quatre fontaines du jardin ; puis, se divisant en quatre parties, ce torrent suivait quatre directions différentes et retombait en cascade dans une sorte de canal ou de fossé, qui entourait les terrains du palais, les séparant ainsi de la ville qui s'étendait en dessous. Quatre canaux partant de ce fossé conduisait l'eau à travers les quatre quartiers de la ville, formant des cascades, qui à leur tour approvisionnaient d'autres canaux circulaires, situé un niveau inférieur.

Il y avait ainsi trois canaux formant des cercles concentriques ; celui qui était à l'extérieur et plus bas que les deux autres se trouvait encore au-dessus du niveau de la plaine. Le quatrième canal de forme rectangulaire, situé au niveau inférieur, recevait les eaux courantes et les déversait à son tour dans la mer. La ville occupée une partie de la plaine jusqu'au bord de ce grand canal extérieur qu'il entourait et la protégeait au moyen d'un grand réseau de route fluviale, s'étendant sur une longueur de 12 milles et couvrant un espace d'environ 10 milles carrés.

On voit donc que la ville était divisée par trois grandes ceintures formées par les canaux. L'enceinte supérieure, situé exactement au-dessous des terrains du palais, possédait un champ de course et d'immenses jardins publics. La plupart des habitations des fonctionnaires se trouvaient dans cette enceinte ; là s'élevait aussi un édifice dont ne trouve pas l'équivalent aux temps modernes.

Le terme de *Home pour étrangers* nous suggère l'idée d'un édifice mesquin aux environs sordides ; mais c'était, en Atlantide un vrai palais, où tous les étrangers qui visitaient la ville recevait l'hospitalité aussi longtemps qu'il leur plaisait de rester ; - il s'était considéré aussi comme les hôtes du gouvernement. - Les maisons particulières et les différents temples, disséminés par la ville, occupé les deux autres enceintes. Chez les Toltèques, autant de la grandeur, la pauvreté paraît ne pas avoir existée. La foule des esclaves attachés à la plupart des maisons était eux-mêmes bien nourris et bien vêtus. Il y avait cependant des habitations relativement pauvres dans l'enceinte inférieure, vers le nord de la ville, ainsi qu'en dehors du canal extérieur, près de la mer. Les habitants de cette partie de la ville s'occupaient pour la plupart de navigation, et leur maison, quoique séparé, étaient plus rapprochés l'une de l'autre qu'elles étaient dans les autres enceintes. On voit, par ce qui précède, que les habitants

avaient ainsi à leur disposition une grande provision d'eau claire et pure dont le courant traversait la ville, tandis que les enceintes supérieures et le palais de l'empereur étaient protégés par des fossés aux canaux dont le niveau s'élevait à mesure que l'on se rapprochait du centre de la cité.

Il n'est pas utile d'avoir de grandes connaissances en mécanique pour comprendre le gigantesque travail qui fut nécessaire à l'installation de cet approvisionnement ; étant donné qu'au jour de sa splendeur « la ville aux portes d'or » comprenait dans ses quatre enceintes plus de 2 millions d'habitants. Aucun système d'irrigation équivalant n'a été tenté, au temps des Grecs ou des Romains, ou même dans les temps modernes.

Il est même permis de douter que nos ingénieurs les plus habiles puissent mener à bien une semblable entreprise, même s'ils disposaient de sommes considérables.

La description de quelques-uns des traits caractéristiques de ce système présentera quelque intérêt.

Un lac situé dans les montagnes, à l'ouest de la ville, à une hauteur de 2600 pieds environ, fournissait l'eau nécessaire à l'approvisionnement. L'aqueduc principal, de section ovale, mesurant 50 pieds sur 30, conduisait à un réservoir en forme de cœur. Ce réservoir était situé dans les sous-sols du palais, au pied même de la colline sur laquelle la ville et le palais étaient bâtis. Du réservoir principal, un conduit perpendiculaire, taillée dans le roc et d'une hauteur de 500 pieds, conduisait l'eau sur les terrasses du palais, d'où elle se répandait dans toute la ville.

De ce réservoir central partaient encore d'autres conduits, qui amenaient l'eau potable dans les différentes parties de la ville, approvisionnant les fontaines publiques. Des systèmes d'écluses existaient aussi pour diriger et retenir l'approvisionnement d'eau dans les différents districts.

Quiconque possède quelques notions de mécanique peut se rendre compte, par ce qui est dit plus haut, de l'énorme pression qui se produisait dans l'aqueduc souterrain et dans le réservoir central, d'où l'eau montait naturellement jusqu'au bassin situé dans les jardins du palais, et ainsi la force de résistance des matériaux, employés à la construction de ces conduits, devait être prodigieuse.

Si dans « la ville aux portes d'or » le système d'irrigation était merveilleux, le mode de locomotion adopté par les Atlantéens était plus prodigieux encore ; car le bateau aérien ou machines volantes, que cherchent actuellement à réaliser Keely en Amérique et Maxim en Angleterre, était alors en fonctionnement ; mais ce n'était pas là un moyen de transport employé par tous. Les esclaves, les serviteurs et des artisans voyageaient à pieds, où montaient sur des chars grossiers aux lourdes roues, et attelés d'animaux étranges. Les bateaux aériens étaient ce que sont, de nos jours, les équipages ou mieux les yachts, relativement au nombre restreint des personnes qui les possédaient ; car ils furent toujours très coûteux et de fabrication délicate. Généralement ils n'étaient pas construits de manière à contenir beaucoup de monde. La plupart ne contenaient que deux personnes, quelques-uns pouvaient contenir six à huit passagers. Plus tard, car les guerres et les luttes mirent fin à « l'âge d'or », les vaisseaux de guerre, destinés à la navigation aérienne, remplaça en grande partie les vaisseaux de guerre marins, - les premiers étant des engins de guerre beaucoup plus puissant que les derniers. Ils furent alors construits de manière à transporter jusqu'à 50 et même parfois 100 combattants. Le matériel employé à la construction des bateaux aériens était le bois ou le métal. Les premiers étaient en bois, les planches dont on se servait étaient très minces que, mais imbibés d'une substance qui, sans augmenter leur poids ; leur donnait la résistance du cuir. Elles acquéraient une force est une légèreté particulière.

Lorsqu'on employait le métal pour cette sorte de construction, c'était généralement un alliage composé de deux métaux blancs et d'un seul rouge. Il en résultait un produit métallique blanc, semblable à l'aluminium, mais beaucoup plus légers.

La charpente raboteuse à des nazis aériens était recouverte d'une épaisse feuille de ce métal qui prenait sa forme et que l'on soudait à l'aide de l'électricité, lorsque cela était nécessaire. Mais, qu'ils fussent de métal ou de bois, la surface de ces navires était parfaitement unie et sans soudure apparente ; ils brillaient dans l'obscurité comme s'ils étaient recouverts d'un enduit lumineux.

Leur aspect était de celui d'un bateau, mais ils étaient invariablement couverts ; car, lorsqu'ils se trouvaient lancés à toute vitesse, il eut été fort incommode, sinon imprudent, pour les passagers de rester sur le pont.

Les instruments de propulsion et de direction pouvait être mise en action à chacune des extrémités du bateau.

Mais la question la plus intéressante et celle de la force motrice dont on se servait. Au temps les plus

anciens, il semble qu'on ait employé pour la direction ce pouvoir personnel désigné sous le nom de *Vril*. Que l'on y ait joint l'aide de quelques artifices mécaniques, cela est de peu d'importance, mais plus tard ce pouvoir fut remplacé par une autre force qui, bien que générée d'une façon qui nous demeure inconnue, n'en agissait pas moins au moyen d'une mécanique bien déterminée. Cette force, encore inconnue à la science moderne, paraît s'être rapprochées davantage de celles dont l'application est recherchée par Keely en Amérique que de la force électrique employée par Maxim. Elle était, en fait, de nature électrique ; et malgré que nous ne soyons pas encore prêts de la solution du problème, nous pouvons cependant décrire la méthode au moyen de laquelle on procédait. Les combinaisons mécaniques variaient, sans aucun doute, avec les vaisseaux. La description suivante et celle d'un bateau aérien qui, en une certaine occasion, servit au voyage de trois ambassadeurs envoyés par le roi régnant alors au nord de Poséidonis. Ces ambassadeurs se rendaient dans un royaume du sud.

Une forte et lourde caisse de métal, fixée au centre du bateau, servait de générateurs. De là, la force passait à travers deux grands tubes flexibles et se dirigeait vers chaque extrémité du vaisseau, ainsi que vers 8 tubes supplémentaires fixés de l'avant à l'arrière. Ceux-ci avaient une double rangée d'ouverture dirigée verticalement vers le haut et le bas. Au début du voyage, on ouvrait des soupapes des 8 tubes supplémentaires se dirigeant vers le bas, - toutes les autres soupapes restaient fermées. Le courant s'échappant de ses tubes venait frapper la terre avec une telle force que le bateau s'élançait dans l'espace, tandis que l'air continuait de fournir le point d'appuis nécessaires.

Lorsqu'on avait atteint une hauteur suffisante, le tube flexible passait à l'extrémité du vaisseau et diriger vers le point à atteindre était mis en mouvement, tandis que, par une demi-fermeture des soupapes, le courant passant à travers des huit tubes verticaux se trouvait réduit de manière à ce que la hauteur atteinte soit maintenue.

La plus grande partie du courant étant alors dirigée dans le tube principal, dont l'extrémité se dirigeait vers le bas, à l'arrière du bateau, en formant un angle d'environ 45 degrés, servait tout à la fois à maintenir l'élévation et à produire le mouvement de propulsion qui faisait avancer le vaisseau à travers l'espace. On gouvernait le bateau en expulsant le courant à travers ce tube, car le moindre changement dans la direction de ce dernier influençait la marche du bateau. Une surveillance constante n'était pourtant pas nécessaire.

Lorsque l'on entreprenait un long voyage, on pouvait fixer le tube et ils n'étaient plus dès lors besoin de le manier jusqu'au moment de l'arrivée. Le maximum de vitesse obtenue était de 100 milles à l'heure environ, et le mouvement de vaisseaux n'était jamais suivant la ligne droite mais suivant toujours une courbe ondulante, le vaisseau se rapprochant ou s'éloignant de la terre.

La hauteur à laquelle il parvenait ne dépasser pas quelques centaines de pieds ; lorsque des montagnes élevées se trouvaient sur leur passage, il devait changer de direction, et tourner l'obstacle ; car l'air raréfié ne pouvait plus leur fournir le point d'appuis nécessaires. Les collines de 1000 pieds de haut étaient les seuls au-dessus desquelles ces bateaux pouvaient circuler.

Pour arrêter le bateau à son arrivée, on devait laisser échapper le courant par le tube placé à l'extrémité du bateau qui était dirigé vers le point d'arrivée ; et le courant heurtant violemment la terre ou l'air agissait comme un frein. Tandis qu'à l'arrière la force propulsive diminuait graduellement.

Il faudrait encore expliquer l'emploi des huit tubes dirigés vers le haut et partant des bastions. C'était là une combinaison ayant trait au genre de guerre que permettaient des bateaux aériens.

Ayant leur disposition une force si puissante, les vaisseaux aériens, en temps de guerre, l'utilisaient en la dirigeant contre les bateaux ennemis, de façon à détruire l'équilibre du vaisseau ainsi attaqué et à le retourner complètement. Le bateau ennemi profitait alors de cette situation désavantageuse pour attaquer son adversaire à l'aide du bélier. Il y avait encore le danger d'être précipité contre la terre, à moins que la manœuvre des soupapes ne soit très rapidement exécutée. Quelle que soit la position du bateau, le courant devait passer par les tubes dirigés vers la terre, tandis que les tubes dirigés vers le haut devaient être fermés.

Pour redresser le bateau culbuté et le remettre horizontalement sur sa quille, on se servait des quatre tubes dirigés vers le bas - à l'une des extrémités du vaisseau - tandis que les quatre tubes placés à l'autre extrémité devaient rester fermés.

Les atlantes avaient aussi des vaisseaux marins mis en mouvement par une force analogue à celle qui est mentionnée plus haut ; mais la force motrice adoptée dans ce cas était une apparence plus dense de celles qui étaient employées par les bateaux aériens.

CHAPITRE X

MOEURS ET COUTUMES

Il y eu, sans aucun doute, autant de variétés dans les moeurs et les coutumes des atlantes aux différentes époques de leur histoire, qu'il y en eut parmi les nations diverses composant notre race Ariane. Nous ne nous occuperons pas des habitudes variables à travers les siècles. Les remarques qui vont suivre se rapporteront uniquement aux traits caractéristiques qui distinguèrent leurs habitudes des nôtres, et ceci seront pris, autant que possible, à la grande époque toltèque.

En ce qui concerne le mariage et les rapports des sexes entre eux, les expériences faites par les touraniens ont déjà été mentionnées. La polygamie prédomina chez les sous race à plusieurs époques ; mais, à l'époque Toltèque, la plupart des hommes n'avait qu'une seule femme, bien que la loi permit alors d'en avoir deux.

Les femmes n'étaient pas considérées comme inférieures, ni opprimées d'aucune manière, comme il arrive aujourd'hui dans les contrées où règne encore la polygamie.

Leur situation égalait celle de l'homme, tandis que l'attitude possédée par plusieurs d'entre elles à acquérir le pouvoir désigner sous le nom de *Vril* les rendait égales, sinon supérieures, à l'autre sexe. Cette égalité d'ailleurs était reconnue dès l'enfance et la séparation des sexes à l'école et au collège n'existait pas : les filles et garçons étaient instruits ensemble.

L'harmonie, dans les ménages où l'homme avait deux femmes, était la règle et non l'exception ; et les mères enseignaient aux enfants à mériter également l'amour et la protection des femmes de leur père. Les femmes n'étaient pas exclues du gouvernement. Quelquefois on les nommait membre du conseil ; et les empereurs Adeptes les choisissaient même parfois pour les représenter dans les diverses provinces comme souveraines du lieu.

Les atlantes écrivaient sur de mince feuille de métal, dont la surface était pareille à de la porcelaine blanche. Ils avaient aussi le moyen de reproduire un texte écrit en plaçant sur la feuille reproduire une autre plaque de métal très mince, préalablement plongé dans un liquide spécial. Le texte ainsi gravé sur la seconde plaque pouvait être reproduit à volonté sur d'autres feuilles ; un grand nombre de ces feuilles, attachés ensemble, formaient un livre.

Une coutume qui se distinguait beaucoup des nôtres doit être indiquée ici elle a trait à leur nourriture. C'est un sujet désagréable, mais qui ne peut être passé sous silence. Il rejetait ordinairement la chair des animaux, tandis qu'ils se nourrissaient des parties que nous rejetons aujourd'hui.

Il buvait aussi le sang - souvent tout chaud encore - et en préparer différents mets. Il ne faudrait pas croire cependant qu'il ne connaissait pas de mets plus délicats. Les mers et les rivières leur fournissaient du poisson, dont ils mangeaient même la chair dans un état de décomposition qui nous répugnerait. Ils en faisaient du pain et des gâteaux. Enfin ils avaient aussi du lait, des fruits et des légumes.

Une petite minorité des habitants, il est vrai, n'adopta jamais les coutumes esquissées et plus haut. C'était le cas pour les rois et les empereurs Adeptes, pour le clergé initié dans tout l'empire. Ceux-ci étaient tout à fait végétariens, mais beaucoup parmi les conseillers de l'empereur et parmi les courtisans, tout en feignant une grande sobriété, assouvissaient en secret leur goût plus grossier.

Les boissons fortes étaient inconnues dans ces temps là. Une boisson très fermentée fut répandue à une certaine époque ; mais elle éveillait une excitation si dangereuse chez eux qui en buvaient qu'une loi en défendit la consommation.

Les armes de guerre et de chasse difféèrent considérablement aux différentes époques. Les épées et les lances, les arcs et les flèches suffisaient généralement aux Rmoahals et aux Tlavatlis. Ils faisaient

alors la chasse à des mammouths aux longs poils laineux, aux éléphants et aux hippopotames. Les marsupiaux abondaient aussi, de même que des survivants d'un type intermédiaire - les uns demi-reptile, demi-mammifère, les autres demi-reptile, demi-oiseau.

L'emploi des explosifs était répandu à une époque reculée et atteignit plus tard une grande perfection. Les uns paraissent avoir été tels qu'ils faisaient explosion sous un choc, d'autres après un certain intervalle de temps; mais, dans les deux cas, la destruction des êtres vivants devait résulter de l'émanation d'un gaz délétère, et non pas de la projection des balles.

Les explosifs étaient devenu si puissant aux derniers temps de l'Atlantide, que des groupes entiers de combattants furent, paraît-il, détruit dans les batailles par les gaz délétères produit par l'explosion, au-dessus de leur tête, d'une de ces bombes qu'on lançait à l'aide d'une sorte de levier.

Le système monétaire doit être examiné à son tour. Pendant les trois premières sous race, l'idée d'une monnaie d'état était absolument inconnue. De petits morceaux de métal ou de cuir, indiquant une valeur quelconque, était la vérité employée comme monnaie. Perforé au centre, ces morceaux attachés ensemble était généralement suspendu à la ceinture. Mais chacun, pour ainsi dire, fabriquait la monnaie dont il se servait et cette moitié de métal ou de cuir ainsi former et échanger contre une autre valeur convenue n'était pas autre chose qu'une sorte de reconnaissance de dette, ce qui est de nos jours est un billet à ordre. Nul n'était autorisé à fabriquer plus de cette monnaie qu'il ne pouvait en représenter l'équivalent par ses biens qu'il possédait.

Ces pièces de métal ou de cuir ne circulait pas comme la monnaie qui circule ; le possesseur de ces pièces avait les moyens de connaître très exactement les ressources de son débiteur, grâce à la faculté de clairvoyance que toutes possédées alors à un certain degré. Dans les cas douteux, on se servait de cette capacité pour vérifier l'état des affaires.

Il faut constater cependant qu'au derniers temps de Poséidonis un système de monnaie semblable au nôtre fut adopté ; et l'image représentait généralement sur les monnaies de l'état était la triple montagne qu'on apercevait de la grande capitale située au sud.

Mais le système de la répartition de la propriété et le sujet le plus important de ce chapitre. Chez les Rmoahals et les Tlavatlis, qui vivait exclusivement de pêche et de chasse, lac assurant naturellement n'avait jamais existé ; bien que, à l'époque des Tlavatlis, un certain système de culture agricole est était préconisé.

Ce fut à l'époque Toltèque primitive que l'accroissement de la population et la civilisation naissante donnèrent à la terre une valeur qui en fit un objet de dispute. On ne se propose pas de tracer ici le système ou plutôt le manque de système qui dominera dans ces temps reculés antérieurs à l'avènement de l'âge d'or. Mais les annales de cette époque offre non seulement à ceux qui préoccupe les questions d'économie politique, mais encore à tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la race, un sujet de profondes méditations.

La population, il faut le rappeler, aller toujours un montant, et sous le règne des empereurs adeptes elle atteignit le chiffre énorme indiquer plus haut ; malgré cela, la pauvreté et la misère étaient deux choses inconnues en ces temps là ; et le bien-être social était due en partie, sans aucun doute au système de répartition de la propriété.

Non seulement toute la contrée et ces produits étaient considérés comme la propriété de l'empereur, mais tous les troupeaux et tout le bétail lui appartenait aussi.

La contrée était divisée en différente province au district ; chaque province ayant à sa tête un roi secondaire au vice-roi nommé par l'empereur. Chacun de ces vice-rois était responsable de l'administration et du bien-être des pays placés sous sa domination. La culture de la terre, les moissons, les pâturages destinés aux troupeaux, tout cela était soumis à sa surveillance aussi bien que la direction des expériences agricoles que nous avons mentionnées plus haut.

Chaque vice-roi était assisté d'un conseil d'agriculture comprenant les membres actifs et les sociétaires ; ses conseillers, dans leurs divers travaux, faisaient une grande place à l'astronomie qui, dans ces temps là, n'était pas une science vaine. Les influences occultes qui agissaient sur la vie végétale et animale étaient étudiées alors et on savait utiliser ses connaissances. Le moyen de produire la pluie a volonté était de même connu, pendant que dans les contrées septentrionale du continent les effets redoutables des époque glacées étaient en partie neutralisés par la science occulte. Les moments favorables à chacune des opérations agricoles étaient naturellement calculés exactement et le travail était effectué par les employés officiels astreints à surveiller tous les détails.

Les produits obtenus dans chaque district ou royaume était généralement consommé sur place, mais un échange de denrées agricoles était quelquefois décidé par les gouvernants.

Après que l'on en avait mis de côté une petite part destinée à l'empereur et au gouvernement central de la « Ville aux Portes d'Or », les récoltes du district ou du royaume étaient divisées entre les habitants. Le vice-roi de la localité et sa suite en recevaient, naturellement la plus grande part, mais en même temps le dernier des laboureurs en recevait assez pour que son bien-être fut assuré. Toute augmentation dans la capacité productive de la terre ou dans les richesses minérales qu'elle offrait était partagée proportionnellement parmi tous ceux qui l'occupaient, c'est pourquoi tous étés intéressés à rendre le résultat de leur travail aussi avantageux que possible.

Ce système fonctionna admirablement pendant une assez longue période. Mais, avec le temps, la négligence et la cupidité se firent jours. Ceux qui devaient surveiller les travaux abandonnèrent toute la responsabilité à leur inférieur, et peu à peu les chefs négligèrent de s'intéresser aux opérations et de les diriger. Ce fut le commencement des mauvais jours.

Les membres des classes dirigeantes qui, tout d'abord, avaient donné leur temps aux devoirs de l'état, commencèrent à songer à leur propre plaisir et le sentiment du luxe s'imposa. Une cause particulière de grand mécontentement surgit parmi les classes inférieures.

Le système d'après lequel la jeunesse de la nation était distribuée dans les écoles techniques a déjà été mentionné. Le devoir de choisir les enfants de manière que chacun reçut une éducation en harmonie avec ses tendances naturelles était toujours confiée aux classes supérieures chez lesquels les facultés psychiques étaient très développées. Mais, lorsque ces hommes, possédant la clairvoyance qui seule permettait une semblable sélection, confièrent leurs devoirs à des inférieurs dépourvus de ses facultés psychiques, et arriva que les enfants furent dirigés dans de mauvaises voies ; et ceux-là, dont les capacités et les goûts avaient telle que ou telle tendance, se trouvèrent souvent attachés pour la vie à une occupation qu'ils n'aimaient pas et dans laquelle il ne réussissaient pas.

Après la chute de la grande dynastie Toltèque, les systèmes de distribution de la propriété qui prévalurent dans les différentes parties de l'empire furent très nombreux et très variées. Il est inutile de les examiner.

Au dernier jour de Poséidonis, ces systèmes avaient généralement été remplacés par le système de propriété individuelle, que nous connaissons si bien.

On a déjà mentionné, dans le chapitre sur les « Emigration », le système de distribution de la propriété qui domina durant la période glorieuse de l'histoire péruvienne, à l'époque où les Incas avaient le pouvoir, il y a environ 14 000 ans.

Un rapide exposé de ce système est nécessaire pour en faire comprendre l'origine ainsi que les altérations et les modifications que subissent organisation quelque peu compliquée.

La terre appartenait dans le principe à l'Incas, mais il en était donné une moitié au cultivateur, qui formaient, naturellement, la grande masse de la population ; l'autre moitié était partagée entre l'Inca et le clergé, qui célébrait le culte du soleil.

Avec le produit des terres qui lui étaient allouées, l'Inca devait soutenir l'armée, entretenir les routes du royaume et subvenir à tous les frais du gouvernement. Celui-ci avait à sa tête une classe dirigeante spéciale touchant de près ou de loin à l'Inca lui-même, et représentant une civilisation et un développement supérieur à celui de la grande masse de la population.

La quatrième partie, que l'on appelait « les terres du soleil », était destiné normalement aux prêtres chargés de diriger les cultes publics dans tout l'empire, mais aussi à l'éducation du peuple dans les écoles et les collèges ; à l'entretien des malades et des infirmes, et enfin à entretenir tout habitant ayant atteint l'âge de 45 ans (à l'exception des classes dirigeantes exemptes du travail) ; car, à cet âge, les personnes dispensées du travail fatigant pouvaient commencer à jouir de leurs loisirs.

CHAPITRE XI

RELIGION, SON APOGEE ET SON DECLIN

L'évolution des idées religieuses est le seul sujet dont il nous reste à traiter. Entre les aspirations spirituelles d'une race rude mais simple et les rites dégradés d'un peuple développé intellectuellement, mais chez lequel la spiritualité s'était éteinte, il y a un abîme que le terme de religion, dans son acception la plus vaste, peut seul combler.

C'est néanmoins ce cours perpétuel d'élévation et de décadence qui doit être exposée dans une histoire du peuple atlante.

Il faut rappeler que le gouvernement sous laquelle étaient assujettis les Rmoahals, à l'époque où ils apparurent, est décrit comme le plus parfait qu'il soit possible de concevoir, car c'est le Manou lui-même qui le dirigeait. Le souvenir de ce chef divin se conservera naturellement dans les annales de la race, et vint un temps où ce chef fut considéré comme un dieu par un peuple aux facultés psychiques, et qui avait par conséquent notion de cet état de conscience qui est supérieur à celui de veille. Doué de ses facultés supérieures, il était tout naturel que ce peuple adoptât une région qui, sans contenir une philosophie très élevée, était éloigné de toute basse conception. Plus tard cette phase de croyance religieuse se transforma en une sorte de culte des ancêtres.

Les Tlavatlis, tout en évitant du respect traditionnel et du culte pour le Manou, reçurent des Adeptes instructeurs la croyance à l'existence d'un seul Etre suprême, dont le symbole était le soleil ; pour la célébration duquel ils se rendirent sur le sommet des montagnes. Là, ils érigèrent de grands cercles de monolithes, qui devaient représenter la course annuelle du soleil. Étant disposés d'une certaine manière, ils avaient aussi une destination astronomique. Pour celui qui se tenait près du grand hôtel, le soleil apparaissait au solstice d'hiver derrière l'un des monolithes ; à l'équinoxe du printemps, derrière un autre, et ainsi de suite pendant toute l'année. Ces mêmes pierres disposées en cercles servaient en même temps à des observations astronomiques, encore plus compliqué, concernant des constellations éloignées. Nous avons déjà vu au chapitre des Emigrations comment les Akkadiens - une dernière sous race - revinrent à cette construction primitive de monolithes, en érigeant Stonehenge.

Bien que doués d'un développement intellectuel supérieur à celui de la race précédente, les Tlavatlis avaient un culte très primitif.

À l'époque des Toltèques, avec la diffusion des connaissances et sous la direction d'un clergé initié et l'influence d'un empereur adepte, le peuple parvint à avoir une conception plus nette et plus juste de l'idée du divin. La minorité disposée à profiter de l'enseignement nouveau, après avoir subi des examens et des épreuves, était sans aucun doute admis aux rangs du clergé, qui formaient alors une grande forte unité occulte. Cependant, nous ne nous occuperons pas ici de cela qui ayant dépassé la masse de l'humanité, étaient prêts à entrer dans le sentier de la perfection. Les religions pratiquées par les atlantes, en général, sont ici le but de nos recherches.

Le désir de s'élever jusqu'au plus haut sommet de la pensée philosophique était au coeur des hommes dans ces temps reculés comme de nos jours ; et de même au qu'aujourd'hui, la grande majorité d'y aspirer.

Le symbole était la seule forme sous laquelle instructeurs le plus élevé pouvait faire passer dans les esprits l'idée de cette essence du cosmos, qui est ineffable et qui pénètre toute chose ; aussi le symbole du soleil fût-il l'âme des premiers compris et reconnue.

Mais, ainsi que de nos jours, les esprits plus cultivés et plus développés voyaient plus loin que le symbole, et s'élevait parfois sur les ailes de la prière jusqu'au père spirituel, qui est

Le mobile et le centre de nos aspirations.

Le but est le refuge de notre pèlerinage.

Mais la masse ne comprenait que le symbole et elle adorait comme on adore aujourd'hui, en Europe catholique, la Madone ou l'image en bois sculpté du Crucifix.

Le culte du feu et celui du soleil étaient célébrés dans des temples magnifiques, élevés sur toute l'étendue du continent de l'Atlantide, et principalement dans la ville « ville aux portes d'or ». Le service

du temple était fait parti prêtres subventionnés par l'état.

Dans ces temples primitifs, il était interdit de représenter, aucune image de la divinité. Le disque du soleil était considéré comme le seul emblème digne de représenter la tête divine et il y en avait un par chaque temple.

Ce disque d'or était généralement disposé de manière que le premier rayon du soleil vint le frapper à l'équinoxe du printemps ou au solstice d'été.

L'adoration de disque solaire se retrouve encore au Japon dans les cérémonies religieuses shintoïstes, offrant un exemple frappant la survivance parfaite de ce culte.

Chez ce peuple, tout autre image de la divinité est considérée comme impie ; le miroir circulaire de métal poli est, en vertu de cette croyance, caché aux regards du vulgaire, sauf dans les grandes cérémonies. Cependant les temples shintoïstes se distinguent par l'absence complète de tous ornements, bien différent des temples atlantiens un toujours très richement décorés. La simplicité harmonieuse des boiseries n'est rehaussée d'aucune ornementation, peinture ou vernis.

Mais le disque solaire n'est pas toujours resté l'unique emblème permis. L'image d'un homme - d'un archétype - fut plus tard placée dans les temples et adorée comme le plus sublime représentant de la divinité ; et cela peut être considéré comme un retour va le culte que les Rmoahals rendaient au Manou. Même alors la religion était comparativement pure, et la fraternité occulte de la « bonne loi » mettait naturellement tous en oeuvre pour entretenir la vie spirituelle au coeur des peuples.

Cependant les jours mauvais se montrèrent quand aucune idée altruiste ne survécurent pour arracher cette race à l'abîme de l'égoïsme où elle allait s'engloutir. La décadence de la morale fut l'avant-coureur de la décadence de la corruption spiritualiste. Chaque homme luttait pour lui-même, utilisant son savoir dans un but purement égoïste, et on en vint à croire que, dans l'univers, rien n'était au-dessus de l'homme lui-même. Chacun devint à lui-même « sa loi, son seigneur et son dieu ». Alors le culte célébré dans les temples ne fut plus celui d'un Idéal déterminé, mais bien le culte de l'homme tel qu'il apparaît, tel qu'on le comprend.

Comédie dans le livre de Dzyan : « c'est alors que la quatrième race grandit en orgueil... Nous sommes les rois, disait-on. Nous sommes des dieux... ils élevèrent des villes immenses... ils employèrent à des matériaux rares ; et dans la lave des volcans, dans les pierres blanches des montagnes, ainsi que dans les pierres noires, et le sculptèrent leur image et il l'adorèrent. ».

Des niches renfermant les statues de ces hommes, travaillées dans l'or ou l'argent, sculptées dans le bois ou la pierre, étaient creusées dans les temples et ces hommes venaient adorer ces statuts. Les plus riches entretenaient des cortèges entiers de prêtres pour célébrer le culte et prendre soin de l'hôtel où se trouvait leur statue. Des offrants leur étaient faites, comme on en avait fait aux Dieux. L'apothéose du « Soi » ne pouvait aller plus loin.

Il faut rappeler que toute idée véritablement religieuse, qui n'ait jamais pénétré l'esprit humain, lui a été sciemment suggérée par les instructeurs divins, c'est-à-dire par les initiés des loges occultes. Ceux-ci ont été, à travers les âges, les gardiens des mystères divins et des faits entraînant les états de conscience suprasensibles.

Humanité, en général, n'est parvenue que très lentement à assimiler quelques-unes de ses pensées divines; et les déformations hideuses que chaque religion a éprouvées doivent être attribuées à la nature inférieure de l'homme. Il semble, en effet, que l'homme n'a pas toujours été également digne de reconnaître la science des symboles qui servent à voiler la lumière de la divinité, et à l'époque de la suprématie touranienne une partie de ses connaissances furent à tort divulguées.

Nous avons vu comment, aux temps les plus reculés, la lumière et la chaleur du soleil furent choisies comme le symbole capable d'offrir un esprit ce qu'il était alors en état de comprendre relativement à la grande cause première. Mais, parmi les prêtres, des symboles d'une signification beaucoup plus large et beaucoup plus exacte étaient connus est conservés. L'un de ses symboles était l'idée de la Trinité dans l'unité. Il ne fut jamais révélé dans son essence ; mais, à l'époque touranienne, la Trinité personnifiant les pouvoirs cosmiques de l'univers, personnifiant le créateur, le conservateur et le destructeur, fut dévoilée, bien que très imparfaitement. Cette idée fut plus tard matérialisée et dégradé par les sémites, qui en firent une Trinité anthropomorphique, comprenant le père, la mère, l'enfant.

On doit mentionner ici une caractéristique beaucoup plus regrettable encore de l'époque touranienne. En pratiquant la sorcellerie, plusieurs des habitants de l'Atlantide apprirent à connaître l'existence de puissants élémentaux, créatures amenées à l'existence humaine par leur volonté, où tout au moins

animées par elle. Alors les sentiments de respect et de vénération arrivèrent un tel abaissement que l'on en vint à adorer ces créatures demi-consciente créées par une imagination tournée vers le mal.

Des rites sanglants accompagnèrent dès le début le culte rendu à ces créatures ; et naturellement chaque sacrifice offert à leurs autels augmentait la vitalité et la persistance de ces êtres - sortes de vampires - si bien même, que de nos jours encore dans différentes contrées, des élémentals, créés par la volonté puissante des anciens sorciers atlantes, continuent à prélever un tribut dans certains groupes de village, étrangers cependant à de semblables pratiques.

Ces rites sanguinaires institués est pratiqués par les touraniens ne paraissent pas s'être répandus chez les autres sous races, bien que les sacrifices humains ne semble pas être demeurés inconnus à quelques branches du tronc sémite.

Dans le grand empire Toltèque du Mexique, le culte du soleil, pratiqué par les ancêtres, fut toujours le culte national ; et les offrandes, présenté à la divinité bienfaisante nommée Quetzalcoatl, consisté uniquement en fleurs et en fruits. C'est seulement à l'arrivée des sauvages Aztèques que les rites paisibles des Mexicains furent remplacés par des sacrifices humains, dont le sang arrosa les autels du dieu guerrier Huitzilopochli, et la pratique, qui consistait à arracher le coeur des victimes dans les sacrifices offerts au sommet du Teocali, peut être considérée comme l'un des vestiges de ce culte des élémentals, pratiqué dans l'Atlantide par leurs ancêtres les touraniens.

On verra plus loin dans ces temps-là, comme de nos jours, la vie religieuse du peuple comprenait les formes les plus variées du culte et de croyance. Auprès de la faible minorité qui aspirait à l'initiation, pénétrée d'une vie spirituelle supérieure, qui savait que la bienveillance envers les autres, le contrôle de la pensée, la pureté de la vie et des actes sont indispensables pour atteindre les états de conscience supérieure et les vastes régions de la lucidité, des degrés innombrables de croyances existaient suscités par l'adoration plus ou moins aveugle des forces cosmiques, ou des divinités anthropomorphes, comprenant même les rites dégradant et très répandus cependant par lequel l'homme adorait sa propre image, et s'étendait enfin jusqu'aux rites sanguinaires qui accompagnaient le culte des élémentals.

Il ne faut point oublier, cependant, que nous nous occupons ici uniquement de la race atlantes, de sorte que le fétichisme vise à encore plus bas qui existait déjà alors - comme il existe de nos jours - parmi les représentants les plus dégradées de la race lémurienne, n'est pas question. Ainsi, à travers les âges, et jusqu'à la submersion finale de Poséidonis, dit rites variés répondant à des culte divers se succédèrent. À ce moment, des multitudes innombrables des migrants atlantes avaient déjà établi leurs cultes divers dans les pays étrangers.

Il serait difficile de retracer en détail l'origine et l'évolution des religions anciennes qui, aux temps historiques, se sont développées sous des formes diverses et antagonistes ; mais la lumière qui résulterait d'une semblable étude sur des questions d'une importance supérieure décidera quelques jours qu'on n'entreprenne ce travail.

Il serait inutile d'essayer en quelques mots de résumer un aperçu déjà trop bref. Espérant plutôt que tout ce qui a été dit servira de texte au développement de l'histoire concernant chaque branche en particulier des différentes sous races, développement où seront examinés les progrès politiques et sociaux de chaque rameau, progrès dont nous n'avons pu donner ici que des fragments.

On pourrait cependant dire encore un mot sur l'évolution de la race, sur le progrès que toute création, avec l'humanité à sa tête, doit atteindre à travers les âges, de siècle en siècle, de millénaire en millénaire, de Mavantara, et de Kalpa en Kalpa.

La descendre de l'esprit dans la matière - est le processus qui caractérise la première moitié de chaque cycle. L'époque que nous venons d'examiner dans les pages précédentes, l'époque du développement de la race atlante, représente le milieu exact, c'est-à-dire le point tournant, Manvatarata actuel.

Le processus d'évolution est bouché par notre 5^e race - c'est-à-dire le retour de la matière à l'esprit - ne s'était encore révélé à cette époque que parmi quelques individualités isolées, précurseur de la résurrection de l'esprit.

Mais pour tous ceux qui ont examiné la question attentivement, il existe un contraste étrange dans les caractéristiques de la race atlantes et ce contraste ensemble tout d'abord inexplicable.

Auprès des passions brutales et des penchants les plus dégradées, il possédait en effet des dispositions psychiques supérieures et une intuition presque divine.

La solution de ce problème, en apparence insoluble, existe dans ce fait que, chez ces hommes, Manas

(le Mental)(ou intelligence destinée à réunir dans l'individu parfait les forces inférieures animales aux forces de l'esprit divin qui involu), Manas commençait seulement à apparaître, le pont édifiait à peine.

De nos jours, le règne animal représente une région de la nature ou l'apparition du Manas ne s'est pas encore manifestée, et dans l'humanité autant de l'Atlantide, l'union des deux principes était encore si faible que les facultés spirituelles n'avaient que peu de contrôle sur les forces animal inférieures.

L'éclair d'intelligence qu'il possédait était suffisant pour augmenter le plaisir des sens, mais il n'était pas assez puissant pour animer les facultés spirituelles encore assoupies, et qui doivent exercer un pouvoir absolu chez l'individu parfait. Notre métaphore relativement au pont de Manas peut nous conduire plus loin, si nous le considérons comme étant maintenant en voie de formation, mais comme devant rester inachevé pour l'humanité en général pendant des milliers d'années, jusqu'au moment où, l'humanité ayant parcouru une fois encore le cycle des sept planètes, la 5e grande ronde sera à moitié achevée. Bien que ce fut au temps et au début de la quatrième race racine et au début de la quatrième race que le Manasaputra descendit pour conférer le don de l'intelligence à l'humanité entière, qui jusqu'alors ne possédait pas l'étincelle, celle-ci était encore si faible au jour de l'Atlantide que peu avaient encore atteint au domaine de la pensée abstraite ; Mais les efforts de l'intelligence concernant les idées concrètes leur étaient parfaitement accessibles, et ainsi que nous l'avons vu, c'était dans les considérations pratiques de la vie de chaque jour - surtout lorsque leurs facultés psychiques étaient en jeu - qu'ils obtenaient des résultats remarquables et surprenants.

Le défaut se rappelait que Kama, où le quatrième principe, atteignit naturellement son point culminant dans la quatrième race. C'est part là que s'explique le degré d'avilissement auquel elle descendit, tandis que l'approche du cycle de son nadir ne fit qu'accentuer le mouvement descendant, de sorte qu'il n'est pas très étonnant que la race ait perdu graduellement ses facultés psychiques et ait atteint les bas fonds de l'égoïsme et du matérialisme. Il faut plutôt considérer tout ceci comme fonction du grand processus cyclique, et en conformité avec la loi éternelle.

Nous avons tous passés par ces mauvais jours et des expériences acquises autrefois formes les caractères présents.

Mais une lumière plus intense que celles qui éclairait le sentier de nos ancêtres atlantes resplendit à présent dans la race Aryenne.

Moins dominés par les passions des sens, plus sensible à l'influence de l'esprit, les hommes de notre race ont obtenu et obtiennent une connaissance plus ferme et un développement plus large de l'intelligence. Cet arc ascendant du grand cycle manvantarique conduira naturellement un plus grand nombre vers l'entrée du sentier occulte et offrira un attrait toujours plus grand pour les possibilités supérieures de purification et d'affermissement du caractère qu'il permet d'atteindre ; alors cesseront les efforts infructueux, souvent détruit par des mirages trompeurs, car l'esprit sera dirigé et protégé à chaque pas par les Maîtres de la Sagesse ; et ainsi le mouvement ascendant ne sera plus hésitant et incertain, mais il l'amènera directement au but glorieux.

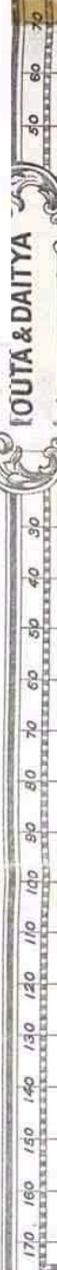
De même les facultés psychiques et l'intuition divine, un instant perdu mais qui demeurent le légitime héritage de la race, n'attendent que l'effort individuel vers la connaissance pour donner au caractère une pénétration toujours plus grande de pouvoir plus étendus. Les rangs des Adeptes instructeurs - des Maîtres de la Sagesse - seront ainsi toujours plus compacts, toujours plus fort. De nos jours mêmes, il existe certainement parmi nous des êtres que seul l'enthousiasme intense dont ils se sont animés permet de reconnaître, et qui aspirent à s'élever jusqu'au sentier des Maîtres de la Sagesse avant que la prochaine race racine soit établie sur cette planète, car ils veulent seconder le progrès de notre propre race.

FIN

Les cartes à l'origine étaient en couleur, à cause de la photocopieuse de l'époque en (N/B), j'ai dû me résoudre à colorier à la main. Par la dimension de ces cartes, je n'ai pu que faire des montages et les transformer au format A4.

La couleur rouge correspond aux terres émergées de la période Atlante, la couleur verte aux terres émergées restantes de la période, Fort longue, Lémurienne (Race Noire). Dans le fond des cartes, on peut remarquer encore la configuration actuelle de notre monde.

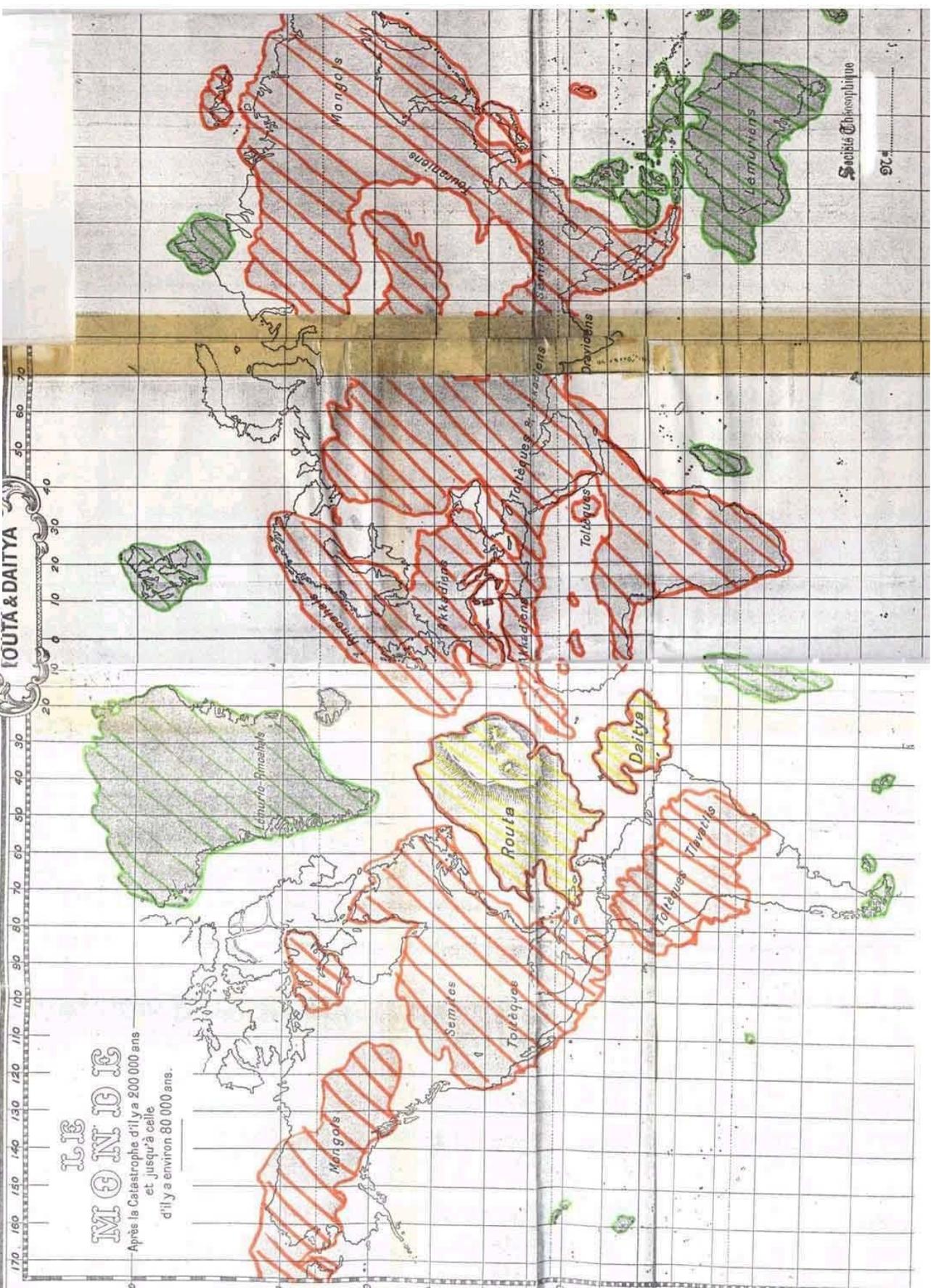
Bien à vous Tous. Serge.



LOUTA & DAITYA

LE MONDE

Après la Catastrophe d'il y a 200 000 ans
et jusqu'à celle
d'il y a environ 80 000 ans.



Société Géographique

50

POSEIDONIS

MONDIE
 entre la Catastrophe d'il y a 80 000 ans
 et la Submersion finale de Poseidonis
 en 9 564 avant J.-Ch.

